

Nouveautés

Number 121, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

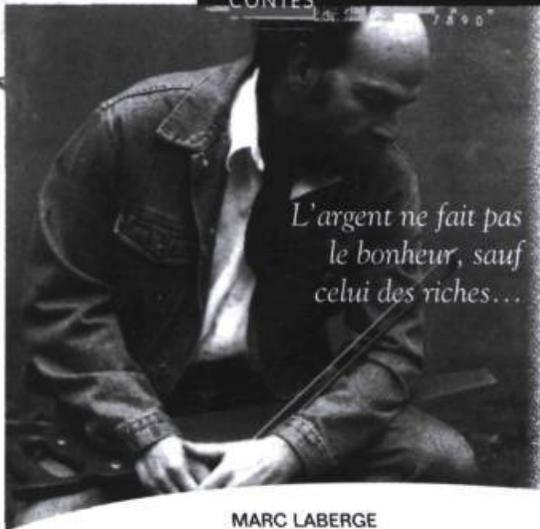
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2001). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (121), 4–23.



MARC LABERGE
Ma chasse-galerie
 Planète rebelle, Montréal
 2000, 75 pages (+ CD)

Marc Laberge fait partie de cette nouvelle génération de conteurs que l'on appelle conteurs urbains. Il s'est déjà fait connaître avec des recueils de contes pour jeunes, *Destins* et *Le glacier* (Américaine Jeunesse, 1994 et 1995) et *Comme une odeur de soupe* (Lansman, Belgique, 1998). Il a en outre publié quelques contes dans *Stop*, *Espaces* et dans des collectifs, qu'il reprend, en partie, dans *Ma chasse-galerie*. C'est encore lui qui a préfacé un autre recueil publié chez le même éditeur, *La grande nuit du conte* (2000), car il est l'un des organisateurs du Festival du conte qui se déroule depuis sept ou huit ans.

Bien que sous-titré *Contes*, les sept textes du recueil *Ma chasse-galerie* s'apparentent à la nouvelle pour la plupart, à l'exception du récit éponyme, plus proche de la légende, et d'un récit amérindien.

Mais peu importe le générique, a déjà dit Alphonse Poitras, dans « Histoire de mon oncle » (1845), « quant à ce que je vais vous conter, vous lui donnerez le titre que vous voudrez ; vous le nommerez histoire, conte ou légende, [...] le nom n'y fait rien, mais ne doutez pas de la véracité du fait ». Laberge puise à des souvenirs d'enfance (« La soupe de grand-mère », « Ma chasse-galerie ») ou à l'actualité (« La rivière »). Dans le premier récit, il évoque la brouille survenue dans sa propre famille entre sa mère et sa grand-mère au sujet d'une recette de soupe. « Ma chasse-galerie » raconte un exploit de chasseurs, arrivé au jeune narrateur et à son père, quand ils sont revenus d'une chasse miraculeuse par la voie des airs, bien installés sur un nuage de glace sur lequel étaient retenus prisonniers une volée de canards sauvages.

Dans le troisième, le conteur rapporte une des nombreuses variantes des récits exploitant la mésentente entre deux cultivateurs voisins. Tout aussi réaliste est l'histoire de Max, dans le récit du même nom, qui relate, non sans émotion, la mort tragique de l'oncle Zaphat, étranglé par une mère ourse dont il avait malencontreusement détruit la cache. C'est peut-être à cet oncle, lui-même conteur dans les chantiers, que le narrateur a appris son métier et l'art de faire des contes, ainsi qu'il le fait dans « La souris du conteur », un récit qu'il crée devant un auditoire, lors d'une soirée de contes : « Les gens me demandent souvent comment je construis mes histoires. Eh bien !, si vous voulez, je vais en créer une devant vous. Je vais essayer de vous composer un conte, là, comme ça ». Ainsi débute le conteur, qui ne néglige pas de recourir, comme l'indique ce début, à l'oralité. Quant à « Tamusi, fils de glace », il s'apparente au conte moderne : un Inuk décide de recueillir tous les mots de la langue inuktitut, qu'il confie à un ordinateur et rédige ainsi le premier dictionnaire de cette langue.

Marc Laberge sait composer, inventer une histoire et susciter l'intérêt de ses auditeurs et lecteurs. L'écriture est belle, simple, sans être recherchée, comme il sied à un conteur d'expérience qui veut se faire entendre. Dans ses histoires, où le merveilleux est à toutes fins utiles évacué, la morale est souvent implicite : l'argent ne fait pas le bonheur, sauf celui des riches, il faut compatir à la misère humaine, on a souvent besoin de plus petit que soi, les humains doivent se libérer des contraintes qui les dérangent et qui les retiennent prisonniers... À lire et à écouter.

AURÉLIEN BOVIN



COLLECTIF

La grande nuit du conte
 Planète rebelle, Montréal
 2000, 69 pages (+ CD)

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le conte, après une grande accalmie, est redevenu un genre à la mode. Depuis quelques années, en effet, les conteurs traditionnels ont été remplacés par des conteurs professionnels, qui ont fait de la narration (et des veillées de contes) leur unique profession. Des manifestations, comme le Festival interculturel de Montréal (FICM), qui organise, depuis 1993, « La grande nuit du

conte », témoignent de la renaissance du genre qui a été si populaire dans la société traditionnelle, mais qui avait pratiquement été écarté, avec l'avènement des nouvelles technologies, en commençant par la radio, le cinéma, la télévision. Le but de ce Festival est de « promouvoir le conte comme patrimoine multiculturel et favoriser, au-delà de toute différence, le rapprochement interculturel par la parole » (p. 9).

Après le recueil *L'une des Mille et une nuits* (Planète rebelle, 1998), répertoriant plusieurs contes racontés lors de la soirée d'ouverture du 4^e Festival (octobre 1997), voici *La grande nuit du conte*, un autre collectif, regroupant les contributions de sept conteurs, venus de tout horizon (Suisse, Belgique, Québec, Bretagne, Antilles, Argentine, Île-de-France), qui ont participé au Festival de 1999. Un disque compact, qui accompagne le recueil, permet d'écouter la prestation de chaque conteur. Dommage qu'aucune écriture n'identifie le produit, surtout que Planète rebelle compte déjà plusieurs réalisations de ce genre.

« Quand le temps était dans le temps, dans le passé de l'âge et des moments, dans l'antiquité des temps, dans les temps lointains... ». Ainsi débute « Le loukoum à la pistache de Catherine Zarcate (Île-de-France), qui donne le ton à l'ensemble et qui puise, comme d'autres contes du recueil, à la tradition antique. Comme tout conte qui se respecte, il veut illustrer une leçon ou une moralité, à la manière des *Contes de Perrault* : la chance ne peut constamment sourire à une personne, car, conclut la conteuse, « [s]i en écoutant cette histoire, tu sais entendre que quand tu es en haut tu n'y resteras pas toujours et que quand tu es en bas tu n'y resteras pas toujours, alors, au lieu de subir ta vie, tu sauras accompagner ses cycles »

(p. 21). D'autres contes enseignent qu'il ne faut jamais jeter de l'argent par la fenêtre (« Un huart sur le lac » de Jocelyn Bérubé), « qu'un bon messager ne doit pas tout à fait comprendre le message qu'il apporte », car il risque souvent de se faire rouler, fût-il un roi par plus petit que lui (« L'oiseau en cage de Michel Hindenoch), que « [c]hacun croit aisément ce qu'il craint et ce qu'il désire » (« Don Juan » de Mélanie Motte, l'un des contes les plus osés du recueil). Il raconte qu'un don juan espagnol, désireux connaître le secret du bonheur d'un paysan, a accepté de se faire couper les « roubignolles, les bollekes » ou les « bijoux de famille ». L'infection se répand à la suite de cette véritable charcuterie, pratiquée à froid, sans respecter une parcelle d'hygiène. Mécontent, le don juan rapplique et menace le colon qui demande conseil à son épouse. Elle se déguise en homme, à la manière d'un épouvantail, et écoute les doléances de la victime qui lui montre sa plaie purulente. Elle « descen[d] à son tour sa culotte, lâch[e] quelque vent discret, se baiss[e] et montr[e] boutique ». Depuis que don juan a vu, et surtout senti, il a accepté son sort, après tout pas si terrible, a retrouvé sa bonne humeur et « supporté douleur et puanteur » (p. 56).

Voilà un recueil d'un grand intérêt qui saura convaincre quiconque que le conte constitue un bon, voire un très bon divertissement, tout en cultivant parfois l'humour, souvent l'ironie.

AURÉLIEN BOIVIN



Quand le temps était
dans le temps, dans
le passé de l'âge et des
moments, dans
l'antiquité des temps,
dans les temps
lointains...

PAULINE MICHEL
Le papillon de Vénus
Vents d'Ouest, Hull
2000, 126 pages
Collection - Azimuts -

Le papillon de Vénus de Pauline Michel raconte l'histoire d'une fillette pré-nommée Emma qui fait l'apprentissage de la vie et de l'amour grâce à un papillon magique qui lui permet d'éveiller son regard sur le monde environnant, immense jardin fleuri qu'il faut cultiver aussi bien sur terre qu'à l'intérieur de soi. Au fur et à mesure qu'Emma grandit et qu'elle est confrontée aux épreuves de l'existence, elle fait la rencontre de nombreux personnages, plongés à leur façon dans une quête d'épanouissement. À force de persévérance, d'espoir et de courage, elle et ses compagnons finissent par accéder à un bonheur durable, aidés en cela par Emmanuel le papillon qui déploie tout son pouvoir d'amour et de lumière, depuis la planète Vénus, pour protéger le jardin terrestre et ses habitants de la menace des êtres cupides.

Dans ce conte aux motivations profondément humanistes, les « beaux sentiments » pullulent. On croit parfois lire un mélange de *L'alchimiste* de Paulo Coelho et de *Petit prince*, dans un discours chargé où la métaphore et le symbole foisonnent, tout en alternant avec des passages dont le propos rappelle davantage l'essai. Le texte paraît s'adresser simultanément à deux publics distincts : la quatrième de couverture parle de « conte pour adultes », alors que la préface (de Marie-Claire Blais) privilégie « l'âme attentive de la jeunesse, de l'enfance ». À la lecture de *Papillon de Vénus*, ce tiraillement se fait cruellement sentir. En effet, le ton employé ainsi que les personnages à l'humour un peu facile s'adressent à un public enfantin : la sauterelle Amouchka, qui doit son nom à ses éternuements constants ; une araignée besogneuse et imposante qu'on appelle « La Reignée » et surtout le papillon Emmanuel qui, désireux de transformer le monde en un endroit meilleur, n'en peut plus de « cocompassion » à l'égard des pauvres êtres humains. Toutefois, l'abondance de symboles, la tentation poétique ainsi que les passages frôlant l'essai semblent viser un lecteur adulte. Au bout du compte, *Le papillon de Vénus* souffre de cette ambivalence : le lecteur adulte se lasse des personnages, des jeux de mots et du ton enfantins, tandis que l'enfant risque de se perdre dans les passages plus philosophiques et symboliques. Cependant, derrière ce conte, on sent bien l'énergie et la passion de l'auteure, un amour des histoires et un imaginaire somme toute

rafraîchissant dans un paysage littéraire si souvent marqué par le réalisme.

MARIE-CLAUDE LAPALME

CORRESPONDANCE

LISA CARDUCCI
Correspondance de Beijing.
1991-1997
XYZ, Montréal
2000, 258 pages
Collection - Documents -



LISA CARDUCCI

Lisa Carducci, prolifique écrivaine italo-québécoise, publie sa *Correspondance de Beijing*. Établie en Chine depuis 1991, elle a écrit pas moins de 8 000 lettres depuis, une quantité astronomique compte tenu de ses activités professionnelles : en plus de l'écriture, de l'enseignement, du journalisme, de la télévision... Des 82 écrivains avec qui elle a entretenu des échanges épistolaires, elle en a choisi 10 et publie des extraits plus ou moins longs de chacune de ces correspondances. Grâce à ce recueil, une porte s'ouvre non seulement sur son univers intime et littéraire (gorgé de saveurs et d'odeurs asiatiques), mais aussi sur celui de ses collègues.

D'une grande sensualité, les lettres de Lisa Carducci sont un hymne à la Chine et à tous ses habitants ; on sent son profond attachement à sa nouvelle patrie dans chacune d'elles. Elle jette d'ailleurs sur son pays d'adoption un regard politique fort différent de celui qu'y posent les Occidentaux et parle du Dalai Lama dans des termes surprenants (un « missionnaire du désordre social [...] qui parcourt le monde avec ses discours hilarants auxquels l'Occident croit dur comme fer [...], mais ici nous ne sommes pas troublés par ce que vous croyez qu'il arrive en Chine »). Au-delà de l'apparente hétérogénéité de son entreprise d'édition, une grande unité s'établit au fil de la lecture, notamment grâce aux préoccupations semblables des épistoliers : mentionnons, entre autres, la relation du créateur avec l'inspiration et les difficultés de publication. Les tracas financiers ne sont toutefois pas évacués de cette réflexion sur la création, les lettres mettant clairement en évidence que les écrivains ne vivent ni de leur plume... ni d'eau fraîche !

Il est toujours délicat de lire les lettres d'auteurs dont on a aimé les œuvres ; on risque d'être déçu par leur quotidien ou de ne pas retrouver le créateur qu'on avait imaginé à travers ses œuvres. Rien de tel ici, car le travail de sélection et d'édition est sans faille. Le choix des missives, qui ne sont ni trop personnelles ni trop techniques, offre au lecteur un panorama intéressant du

monde québécois de l'écriture... à travers une bouffée d'Asie. Notons la très belle préface d'André Carpentier, qui constitue non seulement une intéressante réflexion sur le genre épistolaire, mais aussi sur la relation entretenue entre l'auteur d'une lettre et son médium.

ANNIE HUDON



ESSAIS

DENISE BOMBARDIER
Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde

Albin Michel, Paris
2000, 137 pages
Collection - Lettre ouverte -

Lorsque Denise Bombardier mit les pieds en France pour la première fois, elle embrassa le sol. C'est tout dire. Elle rencontra enfin son prince charmant avec qui elle a noué « une relation de fidélité toute conjugale ». Mais aujourd'hui,

l'amant a perdu son éloquence, sa prestance, sa dignité. Déchiré entre une arrogance dont les fondations s'effritent et une autoflagellation digne de l'Opus Dei, le Français ramollit. Il lance encore des pavés mais reste coi au supermarché devant l'inefficacité d'une caissière ou d'un plombier.

Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde dénonce ce paradoxe qui a pour cause première l'américanisation : la grenouille voudrait être aussi grosse que le bœuf sans vraiment en avoir les moyens et une bonne raison pour le faire. « On est cons mais supérieurs aux autres », résume Bombardier. Sa première cible est évidemment la question de la langue, l'anglicisation du français et la réduction du vocabulaire. Mais ce sont des reproches que les Québécois aiment servir à leurs cousins tout en oubliant que le même phénomène se produit à la maison : on lutte certes pour la survie du français, mais on se contenterait bien d'une langue plus économique, de base. Elle fustige aussi, avec raison, la ridicule télévision hexagonale qui présente des émissions calquées sur celle des américains et les émissions « érotico-mochtonnes » de fin de soirée – ça vous dit quelque chose ? –, l'inégalité des sexes, le manque de passion des débats politiques et la corruption, le

« parisianisme » ou la vacuité d'une « tribu branchée »...

Toutefois, lors d'un souper bien arrosé entre amis, n'importe quel Québécois de retour de France dirait la même chose et, sans doute, de la même façon : il soulèverait plusieurs bons points malgré l'abondance des clichés et les nombreuses contradictions. Par exemple, comment Bombardier fait-elle pour s'ennuyer de l'élégance des Françaises tout en déplorant le fait que, pour atteindre des postes supérieurs au gouvernement ou dans des entreprises, elle doivent être élégantes ?

De plus, ce n'est pas tant la colère comme une nostalgie naïve digne des monseigneurs du XIX^e siècle qui motive cette attaque. C'est pourquoi le pamphlet ressemble plus à un soufflet qu'à une véritable baffe. Bombardier s'ennuie de la France qu'elle a connue et, depuis, un peu idéalisée. Elle n'aime pas certains rappeurs, mais pour les remplacer, elle ne trouve que les Trenet, Brassens et consort : rien de bien contemporain. L'arrogance si détestable des Français repose sur des vestiges du passé, tout comme les arguments de l'auteure. Quand même, les Français apprécieront le pamphlet de Bombardier : ne sont-ils pas devenus adeptes de l'autoflagellation ? Quant à nous, c'est une autre histoire...

LOUIS FISET

Déchiré entre une arrogance dont les fondations s'effritent et une autoflagellation digne de l'Opus Dei, le Français ramollit.

ENTRETIEN

DANY LAFERRIÈRE
J'écris comme je vis
La passe du vent/Lanctôt,
Genouilleux/Outremont
2000, 244 pages

C'est avec bonheur et sans risque de lassitude que l'on parcourt *J'écris comme je vis*, cet entretien accordé par Dany Laferrière à Bernard Magnier. Si les sujets abordés sont nombreux, le romancier s'y promène aisément et a constamment soin de rappeler le lien étroit qui unit sa vie et son œuvre. Qu'à raconter ce père de famille qui habite maintenant Miami et paraît tiraillé entre l'Europe, Haïti, les États-Unis et le Québec ? Que « le Nègre, comme le hamburger, est une invention purement nord-américaine ». Que l'indigénisme est un fantasme malsain qui n'a fait qu'agrandir le cercle vicieux dans lequel tourne son pays natal. Qu'il se moque de la créolité et déteste un mot aussi fourre-tout que francophonie. Que le nationalisme mal géré n'est qu'un enlèvement et qu'il n'adhère guère au jeu de l'éternelle

victime qui caractérise les peuples colonisés. Qu'il est beaucoup plus près d'une pensée américaine marquée par son sens du présent et n'entend pas inculquer à ses filles la nostalgie de ce qu'elles n'ont pas connu.

Au sein de ce coq-à-l'âne, nous découvrons un esprit pragmatiste farouche, un mangeur de quotidien qui « bouffe l'Univers pour chier du rythme », admire la plume vigoureuse et directe de Hemingway et refuse de porter naïvement aux nues la littérature haïtienne ou caraïbéenne. Sans dénigrer les Ollivier ou Depestre, il déplore l'exotisme à tout prix et les thématiques redondantes du racisme et de la dictature qui empoisonnent encore trop d'auteurs. Venant d'un exilé qui a connu l'œil du cyclone Duvalier et l'étiquette d'écrivain migrant, ces réflexions méritent le détour. En cours de route, il ose aussi égratigner des figures aussi notoires que Borges ou Márquez et, en 2000, Laferrière dit préférer le style coup de poing de Bukowski à la « machine de séduction » qu'est *Cent ans de*

solitude. Voilà qui peut alimenter bien des conversations...

Mis à part ces considérations sociales, politiques et littéraires, Laferrière est un conteur hors pair qui, en racontant sa vie, donne couleur et relief à la moindre anecdote. La Vierge insultée dans les rues de Petit-Goâve, tante Raymonde et sa vision de l'écrivain, la lecture de Maurice Blanchot à seize ans, les rares, les loups-garous ou les amours d'enfance, tout cela s'entremêle et a l'effet d'une grande respiration, d'un contrepoids au sérieux de certaines questions. Enfin, le recul permet à l'auteur de parler d'un projet qu'il a mis 15 ans à échafauder. Nous sont dévoilées les tensions qui parcourent l'œuvre, la plus importante étant certes le rapport entre réel et fiction. Rêve-t-il sa vie ? Vit-il ses rêves ? Quelle est la part de malice dans ce qu'il nomme son *Autobiographie américaine* ? Chose certaine, *J'écris comme je vis* est une invitation à découvrir ou à revisiter une pensée vivifiante et, mine de rien, les dix romans qui en sont nés.

PATRICK ROY

Au sein de ce coq-à-l'âne, nous découvrons un esprit pragmatiste farouche, un mangeur de quotidien qui « bouffe l'Univers pour chier du rythme »...

MADELEINE GAGNON
Les femmes et la guerre
Préface de Benoît Groult
VLB éditeur, Montréal
2000, 306 pages
Collection « Partis pris actuels »

Issu d'un projet d'abord radiophonique proposé par Monique Durand à la Société Radio-Canada afin de pour souligner le passage au nouveau millénaire, le livre que nous offre Madeleine Gagnon est d'une grande valeur, probablement parce qu'il fait parler les voix jamais entendues, celles des femmes dans la guerre. Convenons qu'on entend plus souvent les stratégies et autres fins analystes commenter les exploits guerriers. Conjuguant les deux mots qui pour elles représentaient le mieux le XX^e siècle, Femmes et Guerres, Monique Durand et Madeleine Gagnon entreprennent un long périple à la recherche de rescapées.

C'est ainsi que l'auteure effectue une traversée de la planète en passant par les lieux les plus bouleversés et les plus déchirés des dernières années. L'itinéraire nous transporte en Macédoine, au Kosovo, en Bosnie-Herzégovine, en Israël et Palestine, au Liban, au Pakistan, puis au Sri Lanka, où un conflit moins médiatisé que les autres n'en cause pas moins de ravages.

Qu'elles soient de religion, ethniques ou idéologiques, les guerres sont toutes meurtrières, laissant des trous béants dans les familles, souvent le lien – ou le lieu – identitaire le plus important pour nombre de femmes de la planète. Par l'entremise de l'auteure, on rencontre des femmes, des veuves, des mères, des filles, des sœurs ; certaines ont été violées, certaines sont enceintes, d'autres sont à la dérive, dans tous les cas, leur identité est atteinte.

Partout, le même constat : la première des guerres, celle qu'il importe de régler au plus tôt, c'est-à-dire dès après la fin de celle-ci ou de celle-là, c'est la guerre qui sépare le monde des hommes et le monde de femmes ; première division, première fracture, qui se voit aggravée par les autres fractures, ethnique, religieuse, politique.

On en apprend certes beaucoup, mais qu'on ne s'attende pas à un rapport strictement documentaire : ce serait oublier que Madeleine Gagnon, même chaussée de ses bottes de voyage, est d'abord poète. C'est donc la vision d'une poète qu'elle nous ramène de ces contrées, sa façon à elle de regarder les lieux et d'entendre les femmes qui lui parlent ; c'est un témoignage touchant mais non larmoyant, un témoignage vrai et profondément émouvant. Ce n'est pas non plus un livre qui reconduirait une quelconque dichotomie entre les hommes et les fem-

mes ; simplement, une oreille qui écoute sans juger, et une main qui transcrit sans complaisance.

Certainement une des plus pertinentes retombées des nombreux projets consacrés au millénaire. Un livre utile et beau.

ISABELLE BOISCLAIR

YVAN LAMONDE
Histoire sociale des idées au Québec. 1760-1896
Fides, Montréal
2000, 574 pages

Professeur d'histoire à l'Université McGill, Yvan Lamonde propose une histoire sociale des idées au Québec allant de 1760 à 1896. Sociale, cette histoire l'est dans la mesure où elle rend compte « du circuit complet des idées, de leur production, de leur diffusion, de leur réception. Elle s'intéresse à l'appartenance sociale des individus qui formulent les idées (bourgeoisie francophone de professions libérales, clergé, bourgeoisie marchande anglophone, autorités coloniales et métropolitaines, citoyens), aux réseaux et aux médias qui diffusent les courants d'opinion et la pénétration sociale des idées » (p. 9). À cet égard, soulignons que le chercheur insiste sur les enjeux liés aux instruments contribuant à la diffusion des idées : les livres et les journaux, ainsi que sur le rôle déterminant joué par les associations culturelles, notamment l'Institut canadien.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première couvre la période 1760-1815 et met l'accent sur le caractère ambigu de l'identité des habitants du Bas-Canada, comme l'indique le titre du chapitre 1 : « Français, Anglais, Américains ou Canadiens ? ». On y trouve aussi les conditions qui ont conduit à l'émergence d'une opinion publique dans la colonie (chapitre II) grâce à l'imprimé. Dans la deuxième partie (1815-1840), sans doute la plus significative en raison de l'impact qu'aura la confrontation d'idées divergentes, Lamonde met en relief les débats découlant des revendications des Patriotes et les troubles de 1837 et 1838. La troisième partie (1840-1877) illustre les injustices résultant de l'Union du Haut et du Bas-Canada de même que la vive opposition entre deux courants de pensée : le libéralisme et le conservatisme, incarné par les ultramontains. La quatrième partie (1877-1896), plus brève, expose, entre autres, les efforts déployés par l'Église pour conserver sa mainmise sur l'école, lieu de pouvoir et de manifestations culturelles.

Si les rébellions de 1837 et 1838 des Patriotes sont bien connues, les divisions qui animèrent les leaders francophones

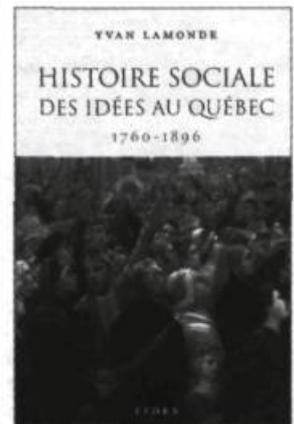


YVAN LAMONDE

de l'époque le sont moins. Le chercheur met en lumière les divergences entre deux figures publiques : Louis-Joseph Papineau, chef politique, et Étienne Parent, rédacteur du journal le *Canadien*. Après le refus des 92 résolutions présentées à Londres par le Parti patriote, Papineau considère que l'on doit mettre fin au statut de colonie du Bas-Canada. Il n'en va pas de même pour Parent, qui soutient que les Canadiens ont intérêt à rester unis à l'Empire britannique. Ces dissensions entre francophones disparaissent en 1840 lorsque Londres impose l'Union du Haut et du Bas-Canada. L'opposition à l'Union est cette fois unanime au sein des francophones, ce qui n'empêcha pas la nouvelle loi constitutionnelle de voir le jour.

L'intérêt de cette histoire intellectuelle réside également dans les rapports établis entre le Canada français et les foyers politiques et culturels majeurs : la France, l'Angleterre, les États-Unis et le Vatican. Le passage sur Lamennais m'a particulièrement intéressé. L'auteur montre à quel point ce prêtre catholique fut un écrivain influent au Canada français. Admiré par quelques membres du clergé lorsqu'il était ultramontain, Lamennais était enseigné dans certains collèges classiques. Son « système philosophique » reposait sur l'idée que le fondement de la raison résidait « dans la raison générale, dans le sens commun, dans l'évidence de l'autorité » (p. 160). Un tel système fut source de polémique au collège de Saint-Hyacinthe. Le débat se transporta dans les journaux et fit couler beaucoup d'encre pendant un peu

plus d'un an, soit du mois d'août 1834 au mois de septembre 1835. On opposait l'autorité morale de l'Église catholique romaine à l'examen individuel de la Réforme protestante et au cartésianisme. Mais la pensée de Lamennais connut un virage : d'ultramontain, il devint libéral et tenta de concilier la tradition catholique avec les libertés acquises lors de la Révolution française de 1789. Son livre, *Paroles d'un croyant*, « dont le souffle démocratique fait



des Évangiles le texte fondateur d'un christianisme social » (p. 161) choqua les autorités vaticanes. La bulle papale du 24 juin 1834 condamna le livre, ce qui amena le clergé du Bas-Canada à retirer les écrits de Lamennais de l'enseignement.

Ce livre est le fruit d'un magnifique travail de recherche dont la lecture, fort agréable, nous fait (re)découvrir notre histoire. Vivement le prochain tome !

JEAN-DENIS CÔTÉ

MAURICE LEMIRE

Les écrits de la Nouvelle-France

Éditions Nota bene, Québec
2000, 189 pages

Par ses nombreux écrits et travaux, Maurice Lemire a contribué grandement à révéler et à sauvegarder le patrimoine littéraire du Québec. Initiateur de grands projets tels le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et *La vie littéraire au Québec*, il livre ici, tout naturellement, avec *Les écrits sur la Nouvelle-France*, un essai sur les premiers pas littéraires d'un pays naissant.

S'adressant aussi bien au passionné d'histoire littéraire qu'au simple lecteur curieux d'en apprendre davantage sur les débuts littéraires d'un pays pourtant « sans histoire et sans littérature », cet essai propose un survol détaillé des écrits qui ont façonné le pays, comme les laborieux la terre qui les nourrit.

Par un découpage avisé des chapitres, Maurice Lemire regroupe les différents écrits en cinq catégories. La première traitant des relations de découvertes, dévoile la stratégie mise en place par les explorateurs pour s'attirer les bonnes grâces et l'argent des mécènes. Dans leurs écrits, les religieux partagent ces mêmes vues. En dressant un portrait de leur mission d'évangélisation, de leurs fortunes et de leurs infortunes, les Jésuites et les Récollets désirent se réserver en Europe des donateurs fidèles et fervents. La troisième catégorie d'écrits concerne les histoires du Canada. L'auteur y montre que les premières histoires du pays ne répondent pas vraiment aux critères du genre, mais « contribuent à rassembler des documents sur un même sujet ». Viennent ensuite les simples récits de voyages, à « distinguer des relations de voyage par le fait qu'il[s] vise[nt] d'abord à raconter le voyage dans ses diverses péripéties, sans motivations politiques ou apostoliques ». Dans la dernière catégorie, qui regroupe les écrits militaires, Maurice Lemire incorpore les textes dans un chapitre dédié à la guerre de Sept Ans. Destinés avant tout à un public restreint, les

journaux de campagne connaissent une large publication du fait de la défaite et des scandales éblouissant certaines personnalités.

D'un style clair et didactique, cet essai permet au lecteur (professeur, étudiant ou autre) de s'initier ou de parfaire ses connaissances dans un domaine un peu obscur de la littérature « québécoise », celui des premiers écrits de la colonie. Et au-delà des simples considérations géographiques, ces écrits auront une portée universelle puisqu'ils ouvriront la voie aux grands débats des Lumières et inspireront de nombreux écrivains tant par les sujets traités que par la forme adoptée par le rédacteur.

MICHAËL BARBIEUX

ÉTUDES

FRANÇOIS RICARD
et **JANE EVERETT (DIR.)**

Gabrielle Roy inédite

Éditions Nota bene, Québec

2000, 231 pages

Collection « Séminaires »

Le Centre de recherche sur Gabrielle Roy de l'Université McGill nous offre ce recueil d'articles, fruit d'une journée de rencontres entre étudiants et spécialistes sur l'état des documents d'archive de l'œuvre royenne.

Certains de ces articles, plus précisément l'introduction (« L'écriture "immergée" de Gabrielle Roy », signée par François Ricard et Jane Everett) ainsi que celui de Sébastien Hamel décrivant l'état de la correspondance de l'auteure manitobaine (« La correspondance : un tour d'horizon ») et celui de Sophie Marcotte portant sur les inédits (« L'édition des inédits : du manuscrit au texte virtuel »), sont très techniques et descriptifs. À ce titre, peut-être n'intéresseront-ils que les exégètes, mais à ceux-là sans doute seront-ils essentiels.

À côté de ces articles, d'autres proposant des premières lectures d'œuvres inédites sauront intéresser la communauté littéraire sans restriction. Parmi ceux-là, celui de Dominique Fortier, « Les passages fantômes du *Temps qui m'a manqué* », offre une étude du génotexte de l'autobiographie et y scrute les mouvements du « je ». Annie Pronovost s'intéresse aux nouvelles qui ont précédé la parution de *Bonheur d'occasion* (« Exercices de style avant *Bonheur d'occasion* : les premières nouvelles 1938-1945 »), tandis que Yannick Roy (« La quête de l'idylle : trois nouvelles inédites ») s'arrête à des nouvelles écrites après *Bonheur d'occasion* mais avant *La petite poule d'eau*, corpus qui témoigne du dé-

placement opéré – et remarqué – entre ces deux publications.

Le livre présente aussi les textes prononcés par des critiques royens aguerris, André Brochu, Gilles Marcotte, Ginette Michaud et Lori Saint-Martin, qui répondent à la question : « en tant que critique, quel profit espérez-vous tirer de la publication des inédits de Gabrielle Roy ? » (« La critique devant les inédits »). André Brochu entretient peu d'attentes, si ce n'est autour « de cette légendaire *Saga d'Éveline* ». Gilles Marcotte, quant à lui, espère une bonne édition des grands reportages de l'écrivaine. Ginette Michaud pose d'emblée ce qui la stimule : « certains inédits, écrit-elle, peuvent faire bouger les limites de l'œuvre telle que la critique s'était habituée à la considérer ». Lori Saint-Martin, pour sa part, qui a visiblement déjà fréquenté les archives, énonce les balises d'un programme de recherche à venir. Outre la poursuite de ses travaux sur la subjectivité maternelle, on a déjà hâte de lire ses études annoncées sur le rapport père-fille.

Car sur l'importance de la thématique mère-fille, on n'a plus à être convaincu. Plusieurs des textes du recueil – que ce soit par le biais de la correspondance, des inédits ou du discours critique – s'y intéressent, tandis que d'autres abordent plus largement la question de la condition féminine et du féminisme. Citons « Mère et fille(s) ou de la difficulté d'être ensemble : une première lecture de "la Maison rose près du bac" », de Sophie Montreuil et « Féminité et féminisme dans "La saga d'Éveline" » de Christine Robinson, qui met en avant la question rarement abordée de la sexualité – question qui, sans être explicite, n'en demeure pas moins déterminante dans l'œuvre de Roy.

Pour terminer, un cadeau : une nouvelle inédite nous est offerte. Il s'agit d'un texte intitulé « La maison rose près du bac », génotexte de *La route d'Altamont*.

Voici donc un livre qui saura trouver au moins deux publics : les exégètes de Roy ainsi que les chercheurs en critique génétique.

ISABELLE BOISCLAIR

Un livre qui saura trouver au moins deux publics : les exégètes de Roy ainsi que les chercheurs en critique génétique.

JACQUELINE VISWANATHAN-DELORD

*Spectacles de l'esprit.
Du roman dramatique
au roman-théâtre*

Les Presses de l'Université Laval
Sainte-Foy, 2000, 266 pages

Jacqueline Viswanathan-Delord, professeure à l'Université Simon Fraser, s'intéresse aux divers procédés de la narration romanesque ainsi qu'aux rapports intergénériques s'instituant entre le roman, le théâtre et le cinéma. L'étude qu'elle livre ici traite justement de l'influence du genre dramatique sur le genre romanesque, du XVIII^e au XX^e siècle.

Son analyse ne propose pas de montrer comment le théâtre est un motif ou une matière dans la diégèse romanesque, mais plutôt de voir comment se crée, chez le lecteur de romans, le refus d'accepter la narration présentée pour en faire plutôt une mise en scène théâtrale dans sa conscience, un genre de « spectacle de l'esprit ». En plus de cette ouverture vers l'imaginaire du lecteur, elle fait aussi la preuve que certaines formes romanesques ont emprunté beaucoup de leurs caractéristiques formelles au théâtre : unité d'action, effacement du narrateur derrière de nombreux dialogues, descriptions minutieuses du temps et des espaces, utilisation des monologues et des confidents pour révéler la psychologie des personnages sans faire intervenir un narrateur, etc. Évidemment, ces emprunts du roman au théâtre ont quelque peu changé selon les époques, car si les visions du monde évoluent de siècle en siècle, il en va de même pour les formes dramatiques qui ont servi de modèles au genre romanesque (tragédie antique, drame bourgeois, mélodrame, pantomime, etc.). C'est d'ailleurs de cette façon que s'explique le passage du roman dramatique du XVII^e siècle au roman-théâtre du XX^e siècle qui intéresse principalement les cinq chapitres du volume.

Le corpus qui sert son analyse est très hétéroclite et, pour cette raison, il mélange aussi certains courants d'idées : il passe de Diderot et de Richardson à Virginia Woolf, Flaubert, Aragon, Henry James, Faulkner et bien d'autres. Aussi, l'auteur, qui s'avère très sensible aux divers procédés intergénériques à l'œuvre dans le roman et le théâtre au cours des siècles, lance également, à la fin de son volume, des ouvertures du côté de la dynamique des genres particulièrement intéressantes. En effet, elle relève le même type d'influences et d'emprunts du roman sur le genre cinématographique dans le dernier siècle. Enfin, malgré quelques répétitions lassantes des

concepts clé et plusieurs enchaînements maladroits dans sa réflexion, cette étude s'avère bien faite et plutôt intéressante.

ISABELLE TREMBLAY

MADELEINE BORGOMANO
Des hommes ou des bêtes ?

Lecture de *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma

L'Harmattan, Paris
2000, 201 pages

Spécialiste de Marguerite Duras et de Jean-Marie Le Clézio, à qui elle a déjà consacré respectivement quatre et deux études, Madeleine Borgomano a aussi contribué, au cours de sa carrière, à faire connaître les écrivains de l'Afrique de l'Ouest, en particulier les femmes avec *Voix et images de femmes dans les livres écrits par des femmes en Afrique* (1989) et *Lectures de l'appel des arènes* (1984). Récemment, elle s'est intéressée à Ahmadou Kourouma, à qui elle a consacré un premier ouvrage, *Ahmadou Kourouma, le « guerrier » griot* (1998). Avec *Des hommes et des bêtes ?*, elle s'attarde ainsi au troisième roman de l'écrivain d'origine ivoirienne, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, ainsi que l'indique le sous-titre. Ce roman, acclamé par la critique, lui a d'ailleurs valu le prix Inter (1999), après avoir été placé sur les listes de sélection pour les grands prix littéraires français. Ce sera toutefois son quatrième roman, *Allah n'est pas obligé* (2000), qui lui vaudra le prix Renaudot et le Goncourt des Lycéens. Le Québec, qui lui a remis le prix de la revue *Études françaises* pour *Les soleils des indépendances* (1968), son premier roman, n'est pas étranger à cette consécration.

En attendant le vote des bêtes sauvages raconte la vie et les œuvres sanglantes de Koyaga, l'un des nombreux dictateurs « pères de la nation » qui ont ensanglanté l'Afrique aux lendemains des indépendances. Madeleine Borgomano, dans sa brillante étude, divisée en cinq chapitres, s'attarde d'abord au titre, provocateur, de ce roman fécondé par un chant de chasseur, qu'elle décortique en insistant sur le *donsomana*, ou le chant de chasseur, épousant la forme du cercle, divisé à son tour en veillées, six au total, et non en chapitres, elles-mêmes divisées en vingt-quatre séances, qui mettent l'accent sur l'un ou l'autre personnage ainsi en vedette. Dans le deuxième chapitre, l'auteur s'interroge sur la vérité du roman qu'elle rattache au roman historique, car tout est vrai, selon le narrateur, et aux nombreux dictateurs. Les chapitres 3 et 4 sont consacrés à l'étude des personnages que l'essayiste passe en revue, puis aux principaux thèmes, dont le pouvoir, d'abord, puis le destin et la magie. Le dernier chapitre porte sur l'écriture et l'importance des proverbes qui alimentent cet immense chant que l'on peut rattacher à la geste des anciens.

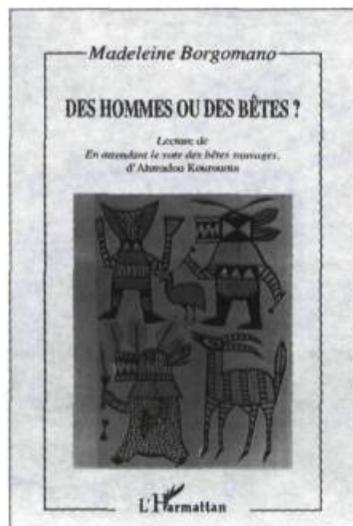
L'étude d'une grande qualité et d'une belle sobriété privilégie la thématique et la narratologie. Madeleine Borgomano entend mieux faire comprendre le roman de Kourouma. Aussi s'efforce-t-elle avant tout d'être claire et, pour ce faire, évite le jargon, souvent présent dans de telles études. L'essai se lit comme un roman, voire comme un chant. Voilà certes un exemple qui pourrait être suivi au Québec pour mieux faire connaître nos écrivains et leurs œuvres.

AURÉLIEN BOIVIN



MADELEINE BORGOMANO

L'essai se lit comme un roman, voire comme un chant.



FERNANDE ROY
Histoire de la librairie
au Québec

Leméac, Montréal
 2000, 238 pages

Depuis une quinzaine d'années, le commerce du livre au Québec a suscité d'importants travaux universitaires, notamment des études, des monographies et des thèses sur divers maillons de la « chaîne » du livre, qui comprend la production, la diffusion et la consommation de l'imprimé. Ces travaux ponctuels commencent maintenant à susciter de grandes synthèses historiques, comme celle qu'ont entreprise Jacques Michon et son équipe sur *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Dans le sillage de ces recherches, Fernande Roy, professeure d'histoire à l'Université du Québec à Montréal, s'est intéressée à un acteur en particulier dans la chaîne du livre, celui qui assure le lien entre l'éditeur et le lecteur : le libraire. Dans son *Histoire de la librairie au Québec*, elle se propose d'examiner, dans une perspective socio-culturelle, le rôle de la librairie québécoise de langue française depuis près de deux siècles. L'auteure n'a cependant pas la prétention de se lancer dans un « chantier de recherches exhaustives » ; elle envisage son travail plutôt comme un « premier effort » et elle s'inspire librement des travaux de ses prédécesseurs. À l'origine, cette synthèse lui avait été suggérée par l'Association des libraires du Québec, qui travaille activement à un projet de Librairie virtuelle du Québec.

Divisé en sept chapitres, qui correspondent à un découpage par périodes chronologiques, l'ouvrage raconte les origines et l'évolution de cette profession, depuis l'émergence des premiers libraires francophones vers 1830, jusqu'à nos jours. Le libraire est absent pendant tout le régime français et, même après la Conquête, il est clair que les métiers du livre et de l'imprimé demeurent l'apanage des commerçants anglophones. Cependant, ceux-ci installent un modèle que les francophones s'approprièrent petit à petit. Quelques commerces partiellement spécialisés dans la vente du livre, la librairie d'Édouard-Raymond Fabre à Montréal et celle d'Octave Crémazie à Québec, deviennent d'importants foyers d'animation culturelle. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, plusieurs libraires ne font pas qu'importer des livres, ils les produisent également. Des maisons comme Beauchemin et Granger frères se hissent au premier rang de la profession, mais ils doivent composer avec la tutelle cléricale, car l'Église catholique, un bon client des

libraires, mène une campagne de surveillance de la lecture. De plus, l'Église garde la mainmise sur l'éducation et sur le marché des manuels scolaires. Après la Deuxième Guerre mondiale, une crise sévit dans le milieu du livre et entraîne la fermeture de plusieurs commerces. Pendant les années soixante, les libraires s'organisent et forment leurs propres associations, comme le Conseil supérieur du livre, et obtiennent à la fois une politique du livre et la protection de la librairie laïque québécoise. Toutefois, l'histoire récente des librairies reste celle de luttes incessantes pour assurer leur survie devant la concurrence engendrée par les nouveaux distributeurs de livres et le contexte de la mondialisation des affaires.

L'Histoire de la librairie au Québec comble un besoin et propose une nouvelle vision de ce « parent pauvre de la chaîne du livre » à travers les difficultés persistantes d'exercer ce métier.

KENNETH LANDRY

NOUVELLES

GUY CLOUTIER
Des causes perdues

Nouvelles avec des œuvres
 de Julius Baltazar et
 des calligraphies de Jean Cortot
 L'instant même, Québec
 2000, 113 pages

Avec *Des causes perdues*, Guy Cloutier offre à ses lecteurs trois nouvelles qui éclairent sous un jour nouveau le thème de l'amour. La première s'articule autour d'un chagrin pendant lequel Cloutier, enseignant, vit une aventure avec une étudiante, aventure qui tourne au vinaigre pour une simple méprise. Son existence bascule alors dans le scandale. Le deuxième texte explore les méandres de la passion chez des person-

nages dans la quarantaine sous la forme d'une correspondance alors que la dernière partie du livre s'apparente à un règlement de compte. Le personnage, qui a bien mal aimé jusqu'alors, y prend sa revanche et prouve qu'il sait très bien détester.

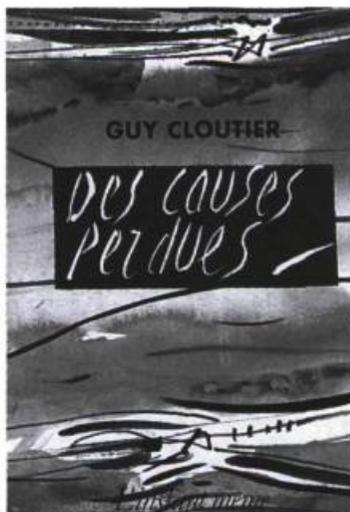
Animé par une grande sincérité, l'auteur, déjà connu, recourt avec un certain talent à un lexique précis. Possédant une vive conscience de l'humanité, il fait preuve de finesse dans ses métaphores et sait délier les ficelles de ses intrigues avec subtilité. Fêré d'art, il adresse des clin d'œil à la musique, intégrant même directement quelques partitions. Évidemment, quiconque choisit d'écrire sur l'amour relève le défi gigantesque d'apporter sa touche d'originalité à ce thème universel trop souvent galvaudé. À cet égard, malgré un relent de déjà lu, Cloutier livre quelques beaux passages. Il ne faut pas négliger non plus son sens de l'humour et son intérêt pour des expressions idiomatiques. Bref, même si elles risquent de laisser le lecteur un peu sur sa faim, les trois nouvelles rassemblées dans *Des causes perdues* sont le résultat d'une démarche intéressante.

PHILIPPE GARON

GUY PERREAULT
Les grands brûlés
 Triptyque, Montréal
 2000, 172 pages

Les grands brûlés, deuxième recueil de récits de Guy Perreault, présente des personnages qui refusent un monde qui n'est pas à la hauteur de leurs attentes. Les êtres aux comportements étranges des huit récits fuient tous la réalité, ne pouvant l'accepter ou traumatisés par un événement spécifique. Organisant ses textes de façon à ce que certains récits soient divisés en différentes parties placées tout au long du recueil, l'auteur maintient une certaine attente tout en permettant au lecteur de digérer certains passages sombres et durs.

Les personnages de Perreault sont parfois difficilement discernables, mais ils en viennent à envahir tout l'espace de leurs idées dérangées et dérangeantes. Tous troublés psychologiquement, ils ne semblent pas évolués positivement ni cheminer vers un guérison. Ils s'enlisent plutôt dans leurs macabres cérémonies, leurs habitudes et leurs obsessions. Traitant par des mots simples, mais intenses, de sujets aussi sérieux que les relations amoureuses, la perte d'un enfant, le suicide et la folie, l'auteur ne semble jamais rechercher les larmes ou la pitié pour ses personnages. Ce recueil, qui raconte pourtant des



événements bien dramatiques, met plutôt l'accent sur la solitude et le découragement caractérisant les narrateurs, majoritairement masculins. Par ses nombreuses allusions au suicide et à la folie libératrice, Perreault réussit à créer un univers éloquent de désespoir où l'on peut se mouvoir aisément. On ne peut qu'apprécier les mondes inhabituels et originaux qu'il décrit sans jamais devenir pathétiquement misérabiliste.

MARIE-HÉLÈNE DUFOUR

SUZANNE LANTAGNE

La marche

L'instant même, Québec

2001, 107 pages

Femme de théâtre, Suzanne Lantagne publie ici son deuxième recueil de nouvelles (après *Et autres histoires d'amour...* paru en 1995). Les nouvelles restent centrées autour de la thématique amoureuse, de la relation à l'autre, mais leur forme apparaît plus éclatée. La moitié des textes rassemblés, en tout près d'une quinzaine, sont extrêmement courts (une page ou deux, à peine). Du chien malade rencontré à Java à la broderie rassurante de l'enfance, des pèlerins modernes en automobile aux aléas des voyages, ils proposent en un paragraphe ou en quelques vers libres une anecdote, une pensée, un état intérieur, sans chute ni émotion particulière. Ils s'inscrivent cependant dans le ton et la thématique d'ensemble du recueil, imposés par la nouvelle éponyme. Deuxième texte du livre, celle-ci est de loin la plus longue, avec une trentaine de pages. Ayant fait l'objet d'une adaptation à la scène en 1996 (par le Théâtre Imago), ce monologue est bien marqué par son style oral et son caractère décousu. Fonctionnant par associations de pensée, il alterne entre des réflexions sur l'amour, l'homme-amant, la marche comme exutoire au besoin de bouger (concrètement et en pensée). La sexualité y prend une place certaine, mais contrainte par la honte, elle est décrite en anglais, langue autre, langue « commode pour explorer des mondes étrangers à soi » (p. 25). Ce long discours intérieur ne manque cependant pas d'étonner par sa longueur et sa construction fragmentaire. Ces caractéristiques sont probablement mises à profit lors d'une performance théâtrale, mais restent étrangères à l'ensemble du recueil.

Les quelques textes de longueur intermédiaires (« Dans la forêt », « Sur de fausses pistes » et « En voiture », notamment) se rapprochent davantage de la

nouvelle typique, mais dans sa forme contemporaine : beaucoup de place est accordée au discours intérieur au détriment de l'intrigue, qui nous apparaît ainsi relâchée et sans grand intérêt. De tous ces textes narrés au « je » nous reste davantage l'impression de baigner dans l'autobiographie, une unité de ton, d'obsessions et de motifs étant partagée par la majorité des nouvelles.

RENÉ AUDET

LUC LAROCHELLE

Ada regardait vers nulle part

Les Herbes rouges, Montréal

2000, 94 pages

Le regard intensément fixe du modèle apparaissant sur la photographie de couverture vous foudroie, comme les 73 nouvelles de *Ada regardait vers nulle part*. En quelques pages voire en quelques lignes à peine, Luc LaRoche saisit le moment fugitif où les événements ou les personnes prennent une nouvelle orientation ou se dirigent différemment. On entre et on sort de ces textes en se demandant ce qui a pu se passer, comment avec une telle économie de mots on peut en arriver à dessaisir le lecteur de ses exigences pour lire des nouvelles ou tout autre forme de récit ? Peu importe ici que l'on soit en situation

d'approfondir un personnage ou une circonstance singulière, le récit nous fait défaut et s'atomise jusqu'à devenir un noyau narratif chargé d'une tension dramatique qui nous place sur le qui-vive.

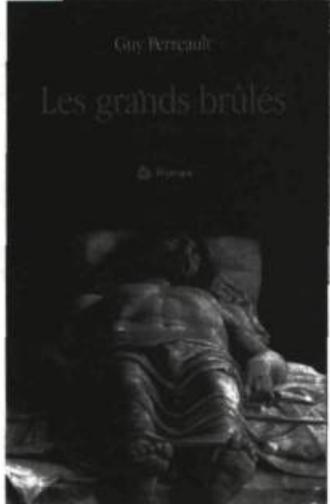
Des personnages, nécessairement placés en état de choc et surgis du néant, s'affranchissent des limites de leur oppression sans pour autant atteindre à la sérénité à laquelle on se serait attendue. Sans lieu assigné, sans temps précis, ces petits textes semblent nous renvoyer à un monde fantastique ; seule la réalité brûlante et implacable nous rappellera que nous avons affaire à des vivants de ce monde et de ce siècle. Un peu à la manière de Botho Strauss qui dans *Couples, passants* ou dans *Demeure, pénombre, mensonge* exploitait cette même veine mais à partir d'un développement un peu plus substantiel, LaRoche a choisi une manière de raconter remarquable par la concision. C'est dire que le lecteur est continuellement mis en déroute et qu'inlassablement, ces nouvelles pétrifient comme le regard de Rhéas, la femme tatouée de la couverture, qui ne regarde nulle part.

ROGER CHAMBERLAND



LUC LAROCHELLE

Le regard intensément fixe du modèle apparaissant sur la photographie de couverture vous foudroie, comme les 73 nouvelles de « *Ada regardait vers nulle part* ».



LUC LAROCHELLE
ADA REGARDAIT VERS NULLE PART
LES HERBES ROUGES / NOUVELLES



MEMOIRES

ERNESTO SÁBATO

Avant la fin

Seuil, Paris, 2000, 219 pages

Je ne peux mourir sans vous dire ces mots.

Cet homme aux multiples facettes, en quête d'humanité, ouvre son cœur dans ce qu'il appelle « cette espèce de testament ». Il y inscrit, sans aucune censure, des vérités bien plus cruelles que celles des bulletins de nouvelles télévisées. Lire *Avant la fin*, c'est bien plus que lire les « mémoires » d'un homme de 87 ans. C'est lire un siècle d'histoire. C'est rencontrer, au tournant de la page, Marie Curie, André Breton, Borges, « Che » Guevara, et bien d'autres. C'est également ressentir en son propre corps et cœur les souffrances de milliers de gens ravagés par les guerres, désabusés par le système, trompés par les « élus »...

Sábato nous brosse le portrait d'un monde inhumain où le pouvoir, l'argent et la primauté de la technique sont les valeurs au goût du jour. Cet homme lucide partage avec le lecteur ses craintes sur le clonage, l'effet de serre ou la famine. Il expose clairement son désarroi à propos de la crise sociale, du chômage, de la corruption,.... de l'état général du monde.

Sábato désabusé ? Qui ne le serait pas, sachant qu'« à Sao Paulo il y a presque un million d'enfants sans foyer, qui volent dans la rue pour pouvoir manger quelque chose, forcés tout jeunes à se prostituer, abattus pour cent ou deux cents dollars..., enlevés et tués pour que leurs organes soient vendus aux laboratoires internationaux » !

Pourtant, si dur soit ce livre sur la situation du monde, il est dédié à tous les jeunes de la planète car au fond, Sábato est un optimiste (ou un utopiste ?) : « Je ne peux mourir sans vous dire ces mots. J'ai foi en vous. Oui, jeunes gens, la vie du monde, il nous faut l'assumer comme une tâche personnelle et nous porter à sa défense. C'est notre mission ».

Âmes sensibles s'abstenir...

MARIA ESTEVEZ RUIZ



ERNESTO SÁBATO



STANLEY PÉAN

STANLEY PÉAN

La nuit démasque

Planète rebelle/Cidihca, Montréal

2000, 138 pages

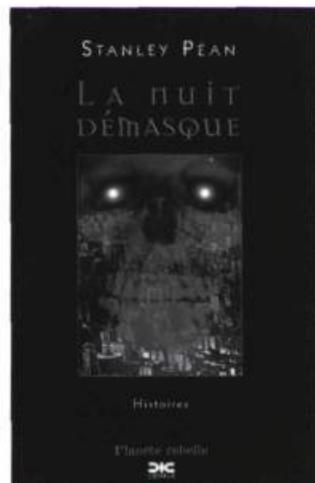
Comme son compatriote Dany Laferrière, Stanley Péan est devenu, au gré des ouvrages qu'il publie, un auteur prolifique. Il a tâté jusqu'ici du roman (pour adultes et pour adolescents), de l'essai, mais réussit particulièrement bien dans le récit bref, qu'il s'appelle nouvelle ou histoire, un genre particulièrement difficile, à tout le moins exigeant, dont il semble avoir bien compris la technique et les lois, ainsi qu'en témoigne *La nuit démasque*. Constitué de 13 histoires (ou nouvelles) toutes parues antérieurement dans divers périodiques et collectifs, ce recueil ne laisse pas le lecteur indifférent tant la technique est habile et l'écriture, d'une indéniable qualité. Ceux et celles qui se-

raient portés à croire que le nouvellier (ainsi qu'on tente de plus en plus d'identifier l'auteur de nouvelles littéraires contrairement au nouvelliste qui transcrit quotidiennement des nouvelles d'actualité dans les périodiques) a vidé ses tiroirs devant réviser leur jugement, car le contenu du recueil obéit à une thématique unique : la nuit et les hantises nombreuses qui ne cessent d'habiter les divers personnages, des étrangers désabusés aux âmes tourmentées, mal dans leur peau parce que laissés-pour-compte dans ce nouveau pays, qui traversent *La nuit démasque*, où transparait un univers, noir à souhait – au propre et au figuré –, tout imprégné d'étrange, voire de fantastique. Le jeune écrivain est passé maître (déjà) dans ce genre où l'horreur côtoie l'insolite, où le drame fait partie du banal quotidien. La violence est aussi omniprésente, qui débouche souvent sur la mort, causée tantôt par l'incompréhension, tantôt par l'intolérance et le racisme, autres thèmes récurrents du recueil, que dénoncent les divers narrateurs. Ainsi, au terme d'un dîner bien arrosé qui succède à un lancement mondain, une jeune Noire, la narratrice, attire dans ses filets un suffisant et odieux pro-

fesseur de littérature qui ne cesse de se vanter de ses nombreux exploits sexuels avec de jeunes étudiantes : est bien pris qui croyait prendre (« Blues en rouge sur blanc »). Dans « La fin d'une histoire d'amour », un jeune homme, victime d'une pénible séparation, assassine froidement le tenancier d'un bar qui s'est vanté lui aussi de ses nombreuses aventures avec des clientes alors qu'il était vendeur d'encyclopédies et exerçait le métier qu'il appelle le « porte-à-plote ». Il y a encore mort d'homme, d'un Noir récemment immigré au pays, immolé, un soir, par une bande de jeunes truands, dont le père de l'un d'eux est raciste comme lui (« Brasiers ») et le martyr d'un immigré algérien dans « Revoir Limolou ». Deux jeunes se suicident, incapables de s'adapter dans un monde qu'ils refusent (« Remonter le fleuve » et « Un lièvre dans un collet »).

Le monde de Stanley Péan est à l'image de la société contemporaine, un monde où les valeurs humaines ont cédé la place aux préjugés, à l'intolérance et à la violence, où l'amour fraternel est devenu du folklore. À lire pour la réflexion que ces histoires suscitent.

AURÉLIEN BOVIN



RÉCITS

ANNIE ERNAUX

L'événement

Gallimard, Paris, 2000, 115 pages

Ceux qui connaissent l'œuvre d'Annie Ernaux ne seront pas dépaysés par sa dernière parution : *L'événement*, qui relate, en une longue analepse, l'avortement vécu par la protagoniste en 1964. Remémoration par bribes, dans la même lignée que le journal intime, ce texte nous entraîne dans une aventure d'autant plus troublante qu'elle est décrite avec la verve habituelle de l'auteure, à savoir une langue neutre et simple qui contraste avec la violence de son contenu : « Je vais jusqu'aux toilettes avec le sac. C'est comme une pierre à l'intérieur. Je retourne le sac au-dessus de la cuvette. Je tire la chasse » (p. 92). Poussant le voyeurisme à son paroxysme de par le sujet abordé, Ernaux nous plonge dans une intimité telle que le malaise nous étreint dès la première phrase et ne nous laisse aucun répit, même une fois la lecture terminée.

Utilisant un « je » jamais clairement identifié, tout en donnant l'impression d'un rapprochement possible entre l'auteure et le personnage fictif de la jeune femme, Ernaux joue un jeu avec le lecteur en donnant une multitude d'indices, sans jamais confirmer cette identification. Ce « je » et le ton impersonnel employé renforcent cette œuvre dans ce qu'elle a de dur, de froid, la langue allant jusqu'à devenir clinique par moments : « je me suis accroupie devant la cuvette, face à la porte. Je voyais le carrelage entre mes cuisses. Je pouvais de toutes mes forces. Cela a jailli comme une grenade, dans un éclaboussement d'eau qui s'est répandue jusqu'à la porte » (p. 90).

On peut déplorer cette tendance à l'auto-citation présente aussi dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit*. Certes, il s'agit d'une auto-fiction, mais cette façon de faire de l'auteure, qui consiste à citer ses ouvrages précédents à l'intérieur des nouveaux, pose la question suivante : Publicité douteuse ou narcissisme ? Quelle qu'en soit la cause, ce procédé lasse ceux qui ont eu le plaisir de goûter à ses œuvres précédentes, contraintes à jouer les porte-étendard d'une plume qui n'en a certes pas besoin.

ANNIE CLOUTIER

DOROTHÉE VARÈZE

Chemins sans carrosses :

Récits nomades

et *Nouvelles boomerang*

Triptyque, Montréal, 2000

Dorothée Varèze publie pour la première fois aux éditions Triptyque en présentant un recueil tirant son originalité d'un caractère générique mixte alliant récits et nouvelles. L'œuvre *Chemins sans carrosses*, sous-titrée de *Récits nomades* et *Nouvelles boomerang*, explore les aléas, corollaires et conséquences de la métamorphose et des chemins hasardeux qu'elle parcourt.

Dans les *Récits nomades*, l'auteure inscrit le « je » comme un unique protagoniste qui s'abandonne à l'entière subjectivité de ses perceptions. À l'aide d'images significatives, d'histoires très brèves n'excédant guère une ou deux pages et de fréquentes métaphores filées, Dorothée Varèze aborde sous un nouvel angle les thèmes du chemin, du changement et de la métamorphose. Les récits servent de véhicules à diverses réflexions sur la volonté humaine qui confronte une multitudes de routes divergentes, sur la peur et l'angoisse qui inspirent le désir de fuite inhérent à l'homme, sur la quête ontologique à laquelle se butte chaque être, sur le paradoxe d'une existence déchirée entre le désir de mouvance et l'état rassurant,

mais claustrophobe, de la stabilité routinière et sur la dichotomie ouverture/fermeture tant en l'homme lui-même que dans les espaces au cœur duquel il gravite. L'auteure décrit aussi le désir de libération et d'envol qui nous harcèle tous un jour ou l'autre et qui conduit à une transformation difficile, puisque les attaches du passé ne peuvent s'effriter subitement et que le changement n'est pas toujours gage d'une plus grande liberté ou d'un plus grand bonheur dans l'immédiat.

Les *Nouvelles boomerang*, par leur seul titre, évoquent quant à elles la thématique de l'éternel retour et de la surprise inattendue qui rattrape toujours au tournant. Les six nouvelles mettent en scène des situations de vie familiales et quotidiennes, où chacun se heurte à l'incompréhension et au jugement des autres. Pourtant, ce besoin de transformer le réel et de s'enfermer dans l'idéal périclité toujours brusquement au terme de la narration, le boomerang de la métamorphose douloureuse heurtant de plein fouet les personnages ébauchés. Ces derniers basculent alors que l'illusion d'ineptie sécurisante s'éteint et qu'une confrontation du réel s'impose.

Les récits de Dorothée Varèze intriguent par leur brièveté même, par leur originalité tant thématique que stylistique et par leur nébulosité déstabilisante. L'intérêt ne réside pas dans la lecture isolée de chacun des récits, mais bien dans

POÉSIE

MICHAËL LA CHANCE

Carnet du Bombyx

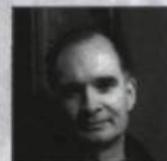
L'Hexagone, Montréal, 2000, 206 pages

Michaël Lachance ne s'en cache pas : il a voulu écrire « [l]a leçon de la chimère bourdonnant dans le vide » afin de prendre à la lettre une mauvaise traduction d'un passage de Pantagruel que même un lexicographe aussi fameux qu'Alain Rey n'y a vu que du feu... et d'une interprétation pour le moins loufoque (voir le tome II du *Dictionnaire historique de la langue française*, p. 243). Ce *Carnet du Bombyx* est une œuvre complexe qu'il est difficile de prendre à la légère tant le poids d'une culture et d'une connaissance pèse lourd dans la construction et le propos de l'auteur.

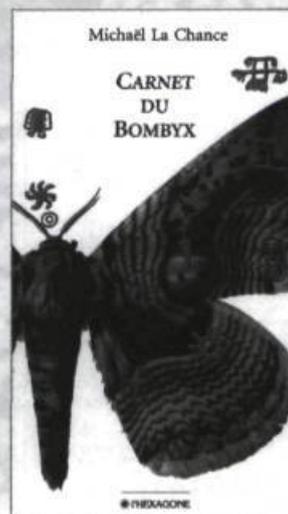
À l'instar du Bombyx, ce cocon en voie de transformation vers le papillon, Lachance multiplie les avenues exploratoires de la connaissance qui mène à la maturation et à l'éclosion d'un nouvel être. Livre dense et touffu, *Carnet du Bombyx* abonde d'appels de signes aux cultures primitives, à l'art rupestre aussi bien qu'à la littérature, à la philosophie et à l'esthétique. Ce texte, situé entre le traité de philosophie, la poésie, l'essai voire l'entomologie, questionne le sens de la vie, son origine, son actualité et son devenir.

La lecture de ce *Carnet* est certes exigeante et soutire à son lecteur des mouvements de réflexion afin de bien saisir la portée de ce traité de la métamorphose. La littérature se place sous le signe de l'intelligence et de la pensée heureuse : un événement rare.

ROGER CHAMBERLAND



MICHAËL LA CHANCE



La leçon de la chimère bourdonnant dans le vide

leur globalité, qui fait naître une mosaïque d'idées et de situations qui s'enchaînent et se complètent, accusant autant la diversité que la récurrence de thématiques. Le style de l'auteure y est poétique et personnel, demeurant pourtant honnête et sans prétention aucune. Les nouvelles, pour leur part, déçoivent un peu par leurs sujets qui n'innovent guère et la plume épuisée de l'auteure qui n'offre qu'un discours simple sans intérêt stylistique, trop explicite et narratif dans la justification des actions des personnages. Les récits en eux-mêmes auraient pu constituer un recueil complet, cohésif et étonnant, dénué de superflu et d'une impression de déjà-vu...

RACHEL DAIGNAULT SIMARD



ALINE APOSTOLSKA



GILLES ARCHAMBAULT

ROMANS

ALINE APOSTOLSKA
Tourmente
Leméac, Montréal
2000, 153 pages

Traversé par un mélange d'amour et de haine, de tendresse et de rancune, *Tourmente*, le premier roman – mais non le premier ouvrage – d'Aline Apostolska se déroule au Cap Tourmente – de là le double sens du titre –, à une trentaine de kilomètres à l'est de Québec. Lara, 36 ans, profite du vernissage de ses toiles à Montréal pour tenter une échappée vers la liberté en laissant momentanément derrière elle, à Paris, son mari Jeff et ses deux garçons. Le hasard lui fait retrouver un ancien amant qui avait abusé d'elle une vingtaine d'années auparavant et dont elle avait eu une fille mort-née. Partagée entre la rancune tenace qu'elle éprouve pour cet homme – inconnu tout au long du roman –, et un amour charnel dont elle n'arrive pas à se dé-

faire, elle le rejoint au Cap Tourmente où il habite, vivant sans doute ses derniers jours, miné par la maladie. S'installe une étrange cohabitation qui exacerbe ses désirs de sexe et de liberté. C'est grâce à la sagesse de deux femmes exceptionnelles, une brave Québécoise, Rolande, et une Montagnaise, Takya, que Lara parvient à s'assumer, non sans avoir subi une défiguration accidentelle et avoir poussé son amant vers la mort, du haut d'une falaise, dans un accès de tendresse. De retour en France, elle essaie de renouer avec Jeff, mais le fil est cassé, la séparation est inévitable.

Écrit dans la fureur, *Tourmente* évoque les justes revendications d'une femme frustrée dans sa chair et son esprit qui veut « prendre le chemin de sa vérité profonde (p. 47). Les longs retours en arrière que celle-ci effectue ne sont certes pas de nature à apaiser sa colère (entre autres la pénible scène de l'avortement), ni à guérir ses blessures. C'est ce que traduit un style parfois nerveux, rempli de violence contenue et de noires ruminations. Le vocabulaire riche et varié de l'auteure, le mélange occasionnel de niveaux de langue, des phrases un peu fleuries, ainsi que l'apport d'expériences étrangères – l'auteure est d'origine macédonienne yougoslave – contribuent à l'originalité du ton et de la narration. *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie*, réédité récemment par Leméac, le confirmerait de toute évidence. Un premier roman fort réussi qui laisse entrevoir des suites prometteuses.

GILLES DORION

GILLES ARCHAMBAULT
Courir à sa perte
Boréal, Montréal
2000, 198 pages

On ne se lasse pas de lire les romans de Gilles Archambault même si son 13^e, *Courir à sa perte*, revient sur le refus de vieillir de son narrateur, et de lui-même, sans doute. Dans la première des trois parties, Jacques, 65 ans, garçon de restaurant, sage et résigné devant la mort qui se profile déjà, pense-t-il, et qu'il envisage quand même avec sérénité, dresse un bilan de sa vie qui, malgré son manque d'ambition, lui a apporté des consolations non négligeables. Il s'est passionné pour son métier, à tel point qu'il continue d'offrir ses services au restaurant *L'Oncle Jules* même après une

retraite méritée, car il a acquis une expérience et une efficacité hors pair que les propriétaires réclament souvent. De plus, il a vécu « [q]uinze ans de moments exaltants » (p. 14) avec Mylène, quinze ans d'un amour fou avec cette femme mariée, un amour chaste mais d'autant plus solide. Mylène morte, il se trouve désespéré pendant un temps, accepte dans son appartement un jeune couple un peu instable (Yann et Véro) qui le distrait avec ses problèmes, s'active pour ne pas penser à la mort inéluctable. Se contentera-t-il de cette vie un peu bien réglée, où il joue, à peine, un rôle de père et de conseiller ? Il jette bientôt son dévolu sur la sœur de Mylène, Lucienne, avec laquelle il entretient une relation platonique, pour finalement aller vivre avec elle. Ce faisant, ne court-il pas à sa perte ? C'est ce que raconte la deuxième partie. Jacques découvre une Lucienne plus complexe qu'il ne le croyait, grâce à elle sa vie sociale s'organise, il rencontre d'anciens amis, reprend du service au restaurant, se préoccupe des problèmes de Yann et Véro, peu à peu s'attache plus étroitement à Lucienne à laquelle il déclare enfin son amour. Les rapports devenus intimes, l'habitude s'installe, les petites frictions domestiques s'accumulent, la vie à deux devient plus tendue. Revenus à la réalité, Lucienne et Jacques vivent désormais séparés, mais se rencontrent à l'occasion à l'*Aire du repos*, une maison de retraite pour personnes âgées où ils exercent leur bénévolat. Homme de mémoire, Jacques continue de noircir son cahier d'« une enfilade de souvenirs » (p. 127), qui forment ce roman que nous venons de lire.

Écrit sur le mode habituel, le roman d'Archambault séduit par son ton discret, posé, doux et feutré. Il porte également à réfléchir sur l'humaine condition contemporaine, pour laquelle il manifeste une tendre compassion

GILLES DORION

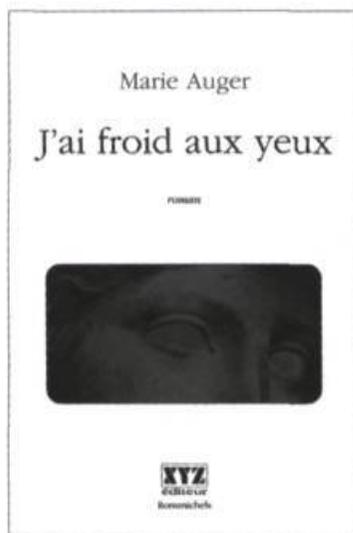
MARIE-CHRISTINE ARBOUR
Deux et deux
Planète rebelle, Montréal
2000, 115 pages

Marie-Christine Arbour a œuvré dans le domaine de la traduction, à Vancouver, et a publié des poèmes et des nouvelles, notamment dans *Mœbius*, *Possibles* et *Le Sabord*. Elle nous offre maintenant *Deux et deux*, publié chez Planète Rebelle. Son premier roman nous présente une jeune femme, en l'occurrence la narratrice, qui se laisse séduire par John-Étienne, un homme de 18 ans son aîné, qui, après avoir réussi dans la publicité, se retrouve maintenant sans emploi. Si la femme semble rébarbative à l'idée de vivre

pleinement sa relation avec l'homme, c'est parce qu'elle est tourmentée par des idées suicidaires. Sa vie de couple tourne au cauchemar lorsque l'amour de John-Étienne devient obsessif. Bien qu'elle tente de se libérer de cette emprise étouffante en fréquentant un jeune étudiant en mathématiques, la rupture n'est pas aussi facile qu'elle n'y paraît.

Bien que Marie-Christine Arbour soit une jeune écrivaine, elle ne fait pas moins preuve d'une grande maturité. Elle aborde en effet un thème maintes fois exploité : les relations de couple. Cependant, son écriture est concise – et atteint parfois, disons-le, les limites du télégraphique – à laquelle s'ajoute l'influence de son expérience poétique. Ce mélange, plus souvent qu'autrement heureux, confère un ton très personnel à son ouvrage. *Deux et deux* met aussi en scène des procédés de narration particuliers. Incapable de parler ouvertement de son intimité, la narratrice énonce constamment des phrases incomplètes. Or, cette formulation toute singulière crée un effet d'étrangeté où le refus de vivre pleinement sa féminité et sa sexualité se fait sentir. Le roman se veut une oscillation constante entre amour, idées suicidaires et folie, et cette cohabitation permet une intrigue solide où se glisse une sensibilité toute féminine. Si cela peut suffire à en rebuter plusieurs, Marie-Christine Arbour prouve néanmoins qu'elle peut relever le défi du romanesque et c'est avec enthousiasme que je recommande la lecture de *Deux et deux*.

ALEXANDRA TREMBLAY



MARIE AUGER
J'ai froid aux yeux
XYZ, Montréal
2000, 116 pages

Avec *J'ai froid aux yeux*, Mario Girard reprend le pseudonyme de Marie Auger, duquel il avait signé ses deux premiers romans (*Le ventre en tête*, 1996 et *Tombeau*, 1997). Entre temps, il aura aussi signé Mario G (*La grosse princesse*, 1998) ou encore de son nom complet (*L'abîme*, 1999). Le rythme de ses publications est impressionnant, et celui de l'écriture ne l'est pas moins. Si on devait absolument chercher un successeur à Réjean Ducharme, celui des premiers livres, écrits presque d'un seul souffle, il faudrait certainement retenir la candidature de Girard, pour le plaisir évident des jeux de mots, pour cette sorte d'interminable adolescence qui sert de prétexte à tous les débordements.

Son dernier roman poursuit dans cette veine où le langage est porteur du désespoir. La narratrice de *J'ai froid aux yeux*, une jeune femme, utilise d'ailleurs cette expression populaire (inversée) au sens propre : désemparée devant la découverte du corps de sa mère qui s'est ouvert les veines (ou plutôt les artères, corrige-t-elle, rappelant l'obsession de sa mère pour le mot juste), elle se réfugie dans le réfrigérateur pour engourdir sa douleur, en même temps que pour mieux respirer alors que l'événement déclenche une nouvelle crise d'asthme : « Je mens comme je respire, sauf que je suis asthmatique. Je respire mal et je mens mal » (p. 15). Plusieurs jours durant, la narratrice reconstruit son monde et assure sa survie en faisant appel à des souvenirs, mais aussi en imaginant des situations qui la sortent du réel, qui la conduisent, dans un délire verbal, au refus de constater le décès : « Ma mère est morte et j'ai plutôt mal pris la chose » (p. 78). Après tout, soutient-elle, une « mère devrait toujours vivre, pour donner le bon exemple à ses enfants » (p. 107).

Ce bref récit devient rapidement touchant au fur et à mesure que l'on découvre la détresse de la narratrice devant le drame qui vient bouleverser sa vie. Les innombrables jeux de mots et effets sonores (que d'allitérations et d'assonances !) pourront paraître excessifs, et décourager quelques lecteurs ; mais on se rend vite compte que ce langage en liberté permet d'exprimer avec acuité les pensées, l'angoisse, le profond désarroi du personnage.

GILLES PERRON



FRÉDÉRIC BEIGBÉDER



FRÉDÉRIC BEIGBÉDER
99 francs
Grasset & Fasquelle, Paris
2000, 282 pages

Que dire de rafraîchissant au sujet de *99 francs* ? Depuis sa parution en août 2000, le livre de Frédéric Beigbéder brille par son omniprésence médiatique et la critique s'en donne à cœur joie.

Octave Parango est un « créatif » blasé qui, à 33 ans, décide de ressusciter et d'écrire le livre que nous tenons entre nos mains. Dès lors, « le type qui [n]ous vend de la merde » amorce sa confession et nous offre une visite guidée des dessous de la pub dans ce qu'elle a de plus abject. Les putes, la cocaïne, les stratégies mises en place afin de gérer le désir du consommateur, l'insupportable discours d'un milieu qui carbure à la hausse des ventes, tout y passe, et ce jusqu'au vertige. À travers ce tableau assommant se poursuit la déchéance patiente du héros qui, incapable d'être congédié comme il le souhaite, s'enfoncé toujours plus dans la cocaïne et la fellation fast-food. En fait, vies professionnelle et personnelle sont en parfaite adéquation. Octave a quitté Sophie enceinte par peur des responsabilités et reçoit dans sa boîte aux lettres la seule photo qu'il aura de sa fille : une échographie. Pour pallier le vide qui se creuse, il développe un amour confus pour Tamara, « la putain qu'[il] ne baise[...] pas ». Le fatras émotionnel va bon train et notre pauvre type poursuit son bonhomme de déroute : un séminaire de motivation en Afrique qui se transforme en festival du ganja et de la

...elle se réfugie dans le réfrigérateur pour engourdir sa douleur.

jambe en l'air, une cure de désintoxication avec désaxés, un tournage à Miami qui donne lieu à un meurtre sordide... Enfin, la conclusion est une cerise étrange sur le sundae. Après avoir suivi la chute libre et en partie lucide d'Octave, bienvenue sur Ghost Island, une île paradisiaque où vit, en compagnie de Marc et Sophie qui ont changé d'identité, une brochette de faux morts. Activités au programme ? On baise, on se défonce, on se prélassé et on recommence. Ayrton Senna est joyeusement sodomisé, Gainsbourg cohabite avec Bukowski, Elvis se délecte des envolées country de Hendrix et Cobain, River Phoenix se fait tailler une pipe, John-John déambule avec Marilyn et papa Kennedy... Ouf ! Bien sûr, nous apprenons que tous ces célèbres lurons sont profondément malheureux malgré les apparences, qu'ils regrettent la vie normale, qu'ils... Pendant que le héros divague dans sa cellule et que Marronnier se suicide une fois pour toutes, le lecteur referme le livre en poussant un grand soupir de je-ne-sais-quoi.

Ne vous méprenez pas : il y a du bon dans 99 francs. Frédéric Beigbéder maîtrise à merveille la phrase assassine et sa charge à l'endroit du milieu publicitaire fait souvent sourire par sa verve, du moins au départ. « The names have been changed to protect the guilty », mais si peu que l'on peut s'amuser à reconnaître les têtes de Turc. Outre ces petits plaisirs pernicieux, le découpage pronominal du roman (six sections qui vont du « je » au « ils ») produit des variations intéressantes. Notons aussi l'insertion de publicités qui fractionnent la trame narrative à coups de flashes cinglants et pathétiques. Malheureusement, qui dit pathétique dit aussi danger de s'y engluier et c'est ici que la sauce se gâte. Il ne suffit pas d'avoir le sens de la formule pour créer une œuvre solide ; une dose d'humanité soutenue n'a jamais fait de mal à une mouche. D'ailleurs, on sent bien que cette révolte tous azimuts finit par s'épuiser d'elle-même, à preuve la magistrale queue de poisson sur laquelle s'achève le roman. Après 250 pages de réel implacable qui ont quand même leur part d'intérêt, le cliché de l'île déserte est une porte de sortie somme toute pitoyable, et ce peu importe la petite morale qui semble s'y profiler.

La guérilla de Frédéric Beigbéder est de prime abord invitante, ne serait-ce que parce qu'il est parfois jouissif de voir des salauds passés à tabac. Pourtant, faute d'humanité et de subtilité, le roman tombe peu à peu à plat. Beaucoup ont dit que l'auteur nous en apprenait sur la manipulation dont nous sommes au jour le jour les victimes. Étions-nous à ce

point idiots avant de lire ce roman ? Pour ce qui est du jeu des comparaisons, plusieurs rapprochent Beigbéder et Houellebecq. Rappelons que les temps sont difficiles et que Houellebecq est déjà disponible pour environ 40 francs en livre de poche. 99 francs vaut le détour pour qui veut combler un après-midi et se rappeler jusqu'à quel point tout conspire à nous acheter, mais il ne s'agit en rien du livre-choc que la pub tente de nous vendre.

PATRICK ROY

FRANÇOIS BARCELO

Chiens sales

Gallimard, Paris

2000, 275 pages

Collection - Série Noire -

Pour qu'un roman m'impressionne, il faut qu'il donne à lire une histoire sensée et bien construite, avec un dénouement, sinon surprenant du moins intéressant, et que les personnages parviennent à livrer des émotions et à me toucher. Je n'ai rien trouvé de tout cela dans le 23^e roman de François Barcelo, *Chiens sales*, le troisième à paraître dans la « Série Noire », chez Gallimard.

L'idée était pourtant excellente. Quand les policiers font une « connerie », ils en préparent une plus grosse pour la camoufler, voire une énorme pour dissimuler la deuxième, et ainsi de suite, *ad nauseam*. C'est ainsi que Timenê et Armand ramènent de la chasse aux canards un trophée plus qu'encombrant : un cadavre, que l'on croit être celui du ministre du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, qu'ils déposent, avec l'aide de leur ami Roméo, chez Carmen Paradis, l'héroïne du récit, que les trois hommes connaissent à peine.

Cette jeune femme, loin de paniquer ou de s'énervier, décide, comme cela, de les aider à se débarrasser du colis pour le moins gênant. Alertés pour une affaire de contrebande de cigarettes, des policiers arrivent en trombe et fusillent quelques-uns des responsables qui étaient pourtant sur le point de se rendre aux autorités. Seuls Roméo et Carmen échappent à ce carnage, non sans quelques égratignures. Après mûres réflexions - cela peut arriver - les policiers (les « chiens sales » du titre) se rendent compte de leur bêtise et décident de se débarrasser à leur tour des deux témoins gênants. Une chasse à l'homme s'enclenche à travers tout le Québec, désormais sous la loi des mesures de guerre. Rien de moins ! Vous suivez ?

Voilà le problème : Barcelo nous sert, à un rythme d'enfer, comme seul il sait le faire, peut-être, une énorme et, disons-le, ridicule farce ! Carmen nous ap-

paraît aussi intéressante qu'un match de pétanque télévisé. Si le romancier a voulu tâter de l'ironie, il a ni plus ni moins raté son but. Je n'ai jamais cru à cette histoire.

MARC-ANDRÉ BOVIN

MÁRIO DE CARVALHO

Le fond des choses

Traduit du portugais

par Marie-Hélène Pivnik

Gallimard, Paris

1999, 263 pages

Collection - Du monde entier -

La littérature portugaise est encore trop peu connue, même après le Prix Nobel de José Saramago (1998), avec des auteurs aussi importants que Lobo Antunes, Lidia Jorge, Agustina Bessa-Luis ou Maria Judite de Carvalho, dont pratiquement tout a été traduit. Le fait que le Portugal ait été l'invité d'honneur aux salons du livre à Francfort et à Paris semble avoir provoqué, du moins en France, une meilleure réception de cette littérature : les descendants des nombreux immigrants portugais, ayant souvent perdu la langue de leurs parents ou grand-parents, se souviennent aujourd'hui de leurs racines. Pour le marché français, ils constituent un public considérable. Nourris d'images souvent nostalgiques d'un Portugal qui n'existe plus, d'une société catholique (donc conservatrice) où le XIX^e siècle semble avoir été vivant jusqu'à la « Révolution des œillets », en avril 1974, ils découvrent et font découvrir aujourd'hui un pays en pleine effervescence, à l'économie dynamique, à la vie culturelle remarquable.

C'est cette nouvelle société qui est l'objet du roman de Mário de Carvalho, sans doute l'un des romanciers les plus en vogue à l'heure actuelle. Avocat à Lisbonne, il s'amuse à nous présenter le revers d'une image pieuse de sa ville et du pays, attaquant, de façon souvent féroce, le mythe que le Portugal est le jardin oublié de l'Europe qui a su conserver les vieilles valeurs. Avec *Le fond des choses*, il met en scène essentiellement trois personnages : Joel Strosse Neves, la cinquantaine mal assumée, croupit comme employé à la fumeuse Fondation Helmut Tchang Gomes. Dès le début du roman, il se voit rétrogradé à la bibliothèque où il peut caver son chagrin : son fils Cláudio est un petit trafiquant de drogue dont le but avoué consiste à ne pas se laisser prendre dans le filet de la société comme son père, qu'il juge idiot. Accompagnant en maugréant à la prison sa femme Cremilde pour soutenir ce fils qu'il renie pourtant, Joel assiste, hébété devant tant de bêtise persévérante, aux

combats héroïques de sa moitié ronchonreuse qui se bat comme Don Quichotte pour la libération de son fils. Strosse cherche désespérément un moyen pouvant le sortir de sa médiocrité. Il rencontre alors Jorge Matos, membre du parti communiste. Il s'imagina que cet ancien confrère d'université dispose d'amis passionnants, qu'il se livre, comme aux temps de Salazar, à des activités subversives, dangereuses, mettant du piquant dans sa vie. Bref, il espère pouvoir obtenir sa carte de membre d'un parti tombant doucement dans l'oubli général. Mais Jorge Matos est devenu un brave inspecteur d'école qui écrit des pièces de théâtre, n'osant les soumettre à aucun directeur, un refus lui paraissant intolérable. Entre alors en scène la jolie Eduarda Galvão, journaliste improvisée, effrontée, indiscreète, insolente, arrogante, pseudo-branchée, comédienne accomplie, d'un arrivisme insurpassable. Comme elle doit faire une entrevue en français qu'elle ne connaît que de façon rudimentaire, elle se souvient de son ancien professeur, Jorge Matos — et le jeu commence, déplaçant les trois protagonistes au gré de la logique de l'auteur. Se déroule devant nous l'image d'une société qui n'a presque plus rien à voir avec celle d'avant la Révolution d'avril.

Autour des trois protagonistes tournent de nombreux personnages, les uns plus désopilants que les autres (la figure d'un intellectuel de gauche se promenant en Bentley, la scène dans un restaurant où se retrouve une bande de vieux amis sont hilarantes). Ce tourbillon est traversé non seulement par l'image de la ville de Lisbonne, mais fait directement référence à la tradition satirique de la littérature portugaise de la fin du XIX^e siècle (Eça de Queiroz, les chroniqueurs). De plus, le narrateur reprend la manière des grands romanciers britanniques du XVIII^e siècle (Sterne, par exemple) en intervenant directement dans le texte, non sans donner des coups de couteau à droite et à gauche : « Et nous en sommes déjà page vingt et un, en retard donc sur le moment que les théoriciens de la littérature prescrivent pour commencer l'action, je me vois obligé de remettre à plus tard ces inintéressantes et un tant soit peu érudites considérations sur les couleurs et les architectures [après de longues descriptions de l'édifice logeant la Fondation Gomes], pour passer sans plus tarder au mouvement, à l'intrigue. Page trois déjà il aurait dû y avoir quelqu'un de confronté à la surprise, à l'amour, à la mort. J'ai raté l'occasion de "faire progresser" le roman » (p. 21).

Ne révélons pas le dénouement et le sort des personnages. Ni l'origine du ti-

tre, donné par une femme ayant l'air d'un fossile des temps révolus. Ce serait dommage : il faut lire ce livre, déguster ses délieuses méchancetés, comme autant de succulents pralinés.

HANS-JÜRGEN GREIF

PAUL CHANEL MALENFANT

Des airs de famille

L'Hexagone, Montréal

2000, 189 pages

Collection - Fictions -

Paul Chanel Malenfant est l'auteur de plusieurs recueils de poésie. Sa propension au lyrisme transparait dans chacune des phrases de ses *Airs de famille*, récit qui constitue un amalgame de scènes d'enfance variées, de souvenirs réactivés dont le sens profond demeure latent. Entre reproduction fidèle et réminiscence, entre candeur puérile retrouvée et examen lucide du passé, la temporalité de *Des airs de famille* est quasi impossible à déterminer. Au cœur de sa mémoire et de son imagination, le narrateur du récit, baby boomer encore tout jeune du petit village de Saint-Jean-de-Dieu, part à la recherche de ses dieux, des fondements de sa pensée. L'œuvre de Malenfant ne constitue pas une quête lyrique narcissique, mais bien une recherche de soi en tant que porteur de l'autre, comme lieu de tous les ailleurs.

Dans la première partie de l'œuvre, « Des airs de famille », le narrateur dresse le portrait de ses aïeux et redécouvre les premières questions de son esprit d'enfant : le Dieu qui est partout de son grand-père Nil, la fontaine profonde comme l'éternité de son grand-père athée

Isidore, les fuseaux de fils qui — comme le monde — ne tiennent qu'à un fil de sa Grand-mère, sa grande ourse chérie « qui est la chaise renversée de Dieu dans le champ des étoiles » (p. 22). Ainsi, « les airs de famille » ne résident pas que dans des traits physiques communs. Ils sont autant de mystères, élucidés ou non, décriés ou entretenus, demeurés à jamais dans la mémoire d'un homme. Dans les sections « Les merveilles » et « Étrangères », le narrateur invite à la beauté du polichinelle, des figures étranges et déracinées. Merveilleux mouvement fou, trouble et passionné de ce monde imparfait.

Des airs de famille exprime subtilement la tension de l'exil, de l'identité moderne. D'un côté, l'individu abandonné, étranger à Dieu et à toute finalité, et d'un autre côté, un monde qui appelle ce sujet de toute part, qui l'assaille pourtant de racines signifiances. À travers son lyrisme atemporel, ces mots d'enfant truffés de symboles d'adultes, Malenfant entretient magiquement le paradoxe de l'exilé, l'inéluctable coprésence du passé et du présent, des proches et des étrangers. Sa façon particulière d'aller puiser dans la petite enfance la source du moi pensant octroie à son exploration une touche frappante de pureté. Comme cette toile de Margritte qui orne sa couverture, *Des airs de famille* témoigne de cette impossibilité de se définir uniquement dans l'idéalisme ou face à soi-même, de cette irréductible et merveilleuse opacité à soi de l'homme.

KATERINE GOSSELIN

BERNARD CLAVEAU
Young Alice
Flammarion,
Québec

2000, 272 pages

Parmi les œuvres les plus connues de la littérature anglaise, *Alice aux pays des merveilles* figure sans doute en tête de palmarès. En contrepartie de cette notoriété,

bien peu de gens connaissent les interrogations soulevées par cette histoire farfelue à propos de sa paternité littéraire et de la mystérieuse vie de son supposé auteur. C'est cette seconde partie que met en scène le premier roman de Bernard Claveau que l'on pourrait qualifier de « suspense littéraire ». À la suite de la découverte d'un ancien



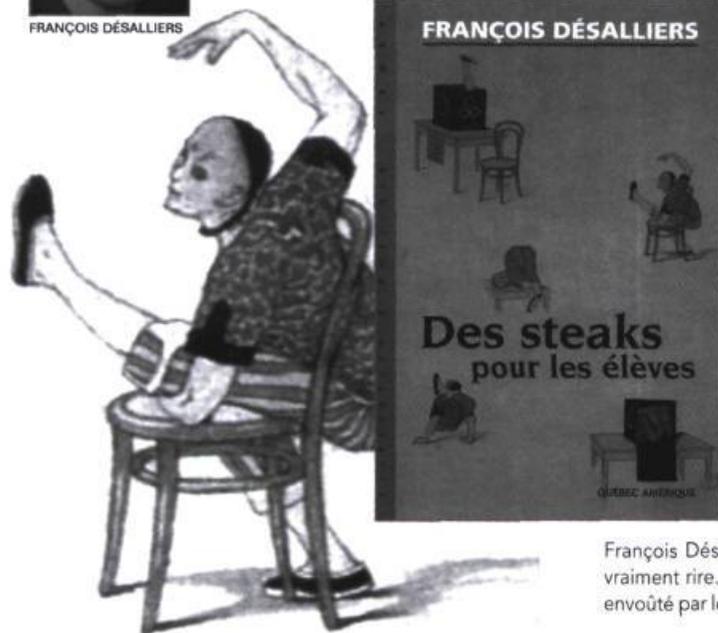
et énigmatique exemplaire de *Young Alice* s'amorce toute une enquête qui fait ressurgir d'outre-tombe les vices cachés du soi-disant écrivain et de ses héritiers. Au fil des pages, on assiste à la multiplication des personnages et des hypothèses possibles à la résolution du problème. Tout à fait remarquable, la construction du récit entraîne le lecteur à travers l'entrecroisement des protagonistes et de leur orientation respective. Comme dans tout bon roman policier, chaque individu possède des motifs cachés afin de faire connaître la vérité ou encore de la camoufler.

Certes, ce roman ne constitue pas un exercice de style, mais, en revanche, il possède bien d'autres qualités. Ainsi, il faut mentionner l'ingéniosité de l'idée de romancer une histoire réelle en déformant à peine les noms des principaux actants, montrant, de cette façon, qu'il s'agit de bien plus qu'une simple affaire d'intertextualité. De même, il est intéressant de voir un livre au centre d'une telle investigation et de constater que les enjeux de cet ouvrage sont parfois bien loin de la littérature, comme c'est trop souvent le cas dans la réalité. Enfin, cet ouvrage accroche si bien son lecteur que les quelque deux cent soixante pages qu'il contient apparaissent beaucoup trop courtes. Si Bernard Claveau continue dans cette voie, nul besoin de dire qu'une belle carrière littéraire s'offre à lui.

CAROLINE BERGERON



FRANÇOIS DÉSALLIERS



FRANÇOIS DÉSALLIERS
Des steaks pour les élèves
Québec Amérique, Montréal
2000, 376 pages

« Clarence était entré dans la classe en lançant des steaks bien rouges bordés de gras bien blanc, et les étudiantes s'étaient battues féroce pour obtenir les plus beaux morceaux. [...] C'était une dépense insensée, mais Clarence avait la paix le reste du cours » (p. 63). Cette méthode peu commune pour venir à bout d'élèves récalcitrants illustre le ton humoristique particulier utilisé par l'auteur tout au long du roman.

À l'image de Clarence, son personnage principal, François Désalliers est comédien et professeur de théâtre. Il est donc bien placé pour décrire et raconter ce qu'un enseignant peut vivre dans le milieu de l'éducation aujourd'hui. Avec ce deuxième roman, Désalliers met en scène des personnages caricaturés qui sont vraiment irrésistibles.

Tout d'abord, il y a Clarence. Comédien sans emploi, il accepte le poste offert par la directrice de l'école secondaire de son quartier, soit celui de professeur de théâtre. À son premier jour de cours, il rencontre tous ceux qui feront son bonheur ou sa peine durant la prochaine année scolaire. En premier lieu, il y a Tigre, une directrice hors du commun qui fera preuve d'une agilité étonnante lors d'un épisode cocasse du livre. Viennent ensuite les collègues de Clarence : Miss Smalwood, professeur d'anglais et future maîtresse, Barjo, propriétaire d'une cave à vin située dans le sous-sol de l'école, et Guénille, l'itinérant qui se cache parmi les costumes de théâtre. À ceux-ci se rajoutent des professeurs d'art et de musique qui jouent un rôle secondaire. Mais surtout, il y a les élèves. L'une d'elles, Tête-bêche, causera beaucoup d'ennuis au nouvel enseignant. Tous ces huruberlus s'agitent autour de Clarence et lui font la vie dure ainsi qu'à sa femme Pénélope, contorsionniste au Cirque du Soleil.

Des steaks pour les élèves est un roman habilement construit. Les événements s'enchaînent à un rythme qui ne laisse pas de place aux longueurs. L'humour de François Désalliers est délicieux et fait vraiment rire. Le lecteur est rapidement envoûté par les épisodes dignes d'un ro-

man d'aventures. De plus, Désalliers se livre à un petit jeu pour un lecteur averti : il cache des titres ou des extraits de pièces de théâtre au beau milieu de son écriture, sans plus d'indications.

Comme l'indique la quatrième de couverture, il est vrai que « tous les enseignants y reconnaîtront leurs phobies nocturnes les plus inavouables, plusieurs élèves leurs phantasmes et leurs pulsions les plus assassines. » Mais, ceux qui ne sont pas dans le milieu de l'éducation pourront, eux aussi, apprécier ce roman joyeux et sans malice.

NATHALIE BOUCHARD

MICHEL DÉSAUTELS
La semaine prochaine, je veux mourir
VLB éditeur, Montréal
2000, 218 pages

Successor du couronné *Smiley*, *La semaine prochaine, je veux mourir* est un roman qui se dévore rapidement. Ici, fi des grands rebondissements ou des intrigues complexes : voici une écriture sans fla-fla qui place l'humain au cœur de ses préoccupations. Le sort du héros Hector Maurice n'a rien de surprenant. Ce qui l'est plus, c'est la finesse avec laquelle est rendue la marche vers la mort de cet esseulé qui, conscient d'être en chute libre, tente de revisiter les 84 années qu'il traîne péniblement en bandoulière. Chemin faisant, remords et regrets se présentent, l'invention fait aussi son œuvre et l'action se concentre sur les déconvenues d'une mémoire vacillante. Ainsi Maurice se souvient des femmes qui l'ont marqué, des amitiés laissées en plan, enfin, de tout ce qui s'use et use l'homme, surtout celui à qui les mots viennent difficilement. Heureusement, des liens se nouent et grâce au *Marcheur*, un itinérant qui parle aux oiseaux, et à Luba, une serveuse bienveillante, une certaine sérénité accompagnera le vieillard dans son dernier rendez-vous avec le passé.

La ligne qui sépare le souvenir rendu avec justesse et l'image qui tourne au cliché est parfois très mince, et c'est avec brio que Désautels sait s'en tenir à une parole sensible et précise. Hormis quelques excès lyriques qui détonnent de l'ensemble, rien à redire de cette écriture limpide qui sait aller droit au but tout en ménageant ses moments pittoresques et touchants. Bien sûr, on pourrait chercher noise à l'auteur : était-il nécessaire de faire de la publicité pour une émission de Radio-Canada ? Et pourquoi inclure un long extrait d'une chanson de Julien Clerc pendant un passage crucial qui aurait très bien pu s'en passer ? Le voyage en arrière que nous effectuons

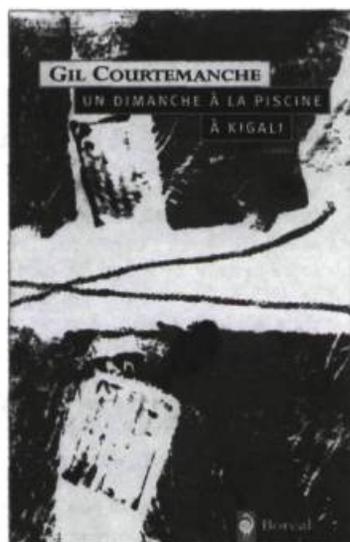
en compagnie du héros obéit-il à un schéma trop primaire ? De l'Abitibi à une vie prospère à Montréal jusqu'à la déchéance, la descente est-elle trop télégraphiée ? Non, le tout est offert par bribes fragiles, par ressacs que même Hector finit par remettre en question. Mémoire qui tue ? Mémoire qui permet de survivre ? En dépit de quelques accrocs, *La semaine prochaine, je veux mourir* est porté par une émotion qui vaut certes le détour.

PATRICK ROY

GIL COURTEMANCHE
Un dimanche à la piscine à Kigali
Boréal, Montréal
2000, 284 pages

« Ce roman est un roman ». Il semble que cette tautologie, à la première phrase du préambule, contienne à la fois l'aveu du projet de Gil Courtemanche et le danger qui menaçait de le miner. On peut se demander si l'auteur, un journaliste rompu aux grands reportages de politique internationale, n'essaie pas lui-même de se convaincre quand il écrit

une phrase pareille. La vraie question se pose en ces termes : Courtemanche, avec *Un dimanche à la piscine à Kigali*, arrive-t-il à écrire un roman au sens plein, ou s'agit-il d'un reportage déguisé, ni plus ni moins un travestissement de roman, qui ne remplit pas ses promesses ?



Bernard Valcourt, le protagoniste, est un journaliste dont les souliers ont beaucoup voyagé, qui accepte par désœuvrement de se rendre au Rwanda pour mettre sur pied une télévision locale à la pleine mesure d'un pays démocratique. Ses tentatives sont contrées par les autorités rwandaises, qui reportent toujours à plus tard l'inauguration de cette télévision. À la piscine de Kigali, où défile le gratin de la ville, Valcourt se laisse envoûter par une jeune serveuse : vivante et magnifique synthèse des ethnies qui composent et déchirent le Rwanda, Gentille est une Hutue, mais son physique jure avec ses origines ; elle est sculptée à l'image d'une Tutsie. Tandis que les extrémistes hutus se préparent à perpétrer le génocide des Tutsis — le roman a pour trame de fond la guerre civile et ethnique qui fit, en 1994, plus de huit cent mille victimes — et tandis que le sida atteint le tiers des adultes de Kigali, comme un magistral pied de nez à la mort, Gentille et Valcourt s'aiment. Seulement, leur bonheur est de courte durée : à la lecture des poèmes de Paul Éluard, Gentille se rend bien compte que le « temps déborde »...



GIL COURTEMANCHE



MARIE LABERGE
Gabrielle « Le goût du bonheur »
Boréal, Montréal, 2000, 605 pages

Marie Laberge est reconnue pour ses œuvres dramatiques et romanesques. *Gabrielle* est le premier volet de sa trilogie « Le goût du bonheur ». Ce premier tome d'une saga romanesque sur fond historique se situe dans le Québec des années 1930 et 1940. L'histoire tourne autour de Gabrielle, épouse d'Edward

Miller et mère de cinq enfants. Elle retrace l'évolution du mouvement des suffragettes, propose le récit d'une famille marginale qui tente de redéfinir ses propres valeurs dans un monde dominé par la rigidité de la pensée religieuse, qu'elle soit catholique, juive ou protestante, et par les dichotomies sociale et identitaire québécoises. Gabrielle est ce personnage, cette femme devrais-je dire, guidée par sa passion de la vie. Elle semble auréolée de bonheur malgré la condamnation, par ses proches, de son mariage d'amour avec un avocat francophone d'origine irlandaise. Son amour de la vie est transmis à une ribambelle d'enfants. Adélaïde, la fille aînée des Miller, occupe une place majeure dans ce premier tome de la trilogie. L'étrange similarité entre Gabrielle et sa fille annonce la thématique d'*Adélaïde*, le deuxième volet de la saga. L'amitié singulière entre Adélaïde et Florent, le fils de la servante, est le fil rouge qui traverse le roman. En effet, ce couple amical réunit plusieurs éléments antithétiques dans une période plutôt noire de l'Histoire. La fusion chaste et innocente entre un garçon et une fille appartenant à des classes sociales différentes est l'illustration d'une résistance aux déterminismes, résistance que l'on retrouve également dans le personnage de Gabrielle, et le reflet des interrogations d'une société en mutation.

Par l'omniprésence de l'Histoire et son format (605 pages), le roman de Laberge peut aisément être comparé aux *Filles de Caleb* d'Arlette Cousture ou à la saga historique *Marie Lafamme* de Chrystine Brouillet. Marie Laberge excelle dans la description de la montée du désir. La première partie de *Quelques Adieux* et le roman *Juillet* sont des exemples où l'évolution du sentiment amoureux était parfaitement maîtrisée par la fluidité et la précision de l'écriture de Laberge. *Gabrielle* ne possède pas cette intensité. Si la dernière œuvre de Marie Laberge ne contient aucune longueur ou temps mort, il lui manque toutefois cette étincelle qui donnait une puissance incomparable à ses ouvrages antérieurs. Une certaine pudeur de l'écriture — pudeur pourtant discrète dans ses œuvres romanesques précédentes — annihile le crescendo émotionnel qui fait habituellement la force de la prose de l'auteure. Les personnages de *Gabrielle* sont pourtant attachants, vivants et la lecture est agréable. Les deuxième et troisième tomes du « Goût du bonheur », *Adélaïde* et *Florent*, paraîtront au cours de l'année 2001 et seront inmanquablement un succès littéraire et populaire.

PERRINE LEBLANC



Si la dernière œuvre de Marie Laberge ne contient aucune longueur ou temps mort, il lui manque toutefois cette étincelle qui donnait une puissance incomparable à ses ouvrages antérieurs.

Un accueil très favorable a été réservé au premier roman de Gil Courtemanche. Au début du mois de janvier, dans une livraison dominicale de La Presse, le chroniqueur Stanley Péan, cédant à un enthousiasme que l'on voudrait bien partager, élevait *Un dimanche à la piscine à Kigali* au rang du meilleur roman québécois de l'année 2000. Sans doute, à ce jugement laudatif, un être mesquin pourrait riposter : La dernière année littéraire a-t-elle été si pauvre que cela ?... Certes, il faut reconnaître que ce roman possède des qualités. De tous les gestes de Gentille affleure une sensualité à la fois fine et brute ; le drame rwandais, dans toute son étendue et dans tout son tragique, percute illico le lecteur ; certaines scènes — plus vraies que nature, cruelles, drôles — sont tout bonnement splendides. L'écriture du roman est contaminée par de vieux tics de reporter : si, dans le cadre d'un reportage, les faits peuvent être rapportés dans leur nudité immédiate, le roman échappe difficilement au vraisemblable et exige que soient motivés ces faits, pour qu'ils s'insèrent dans l'économie d'une intrigue. Le genre romanesque, qui a partie liée avec l'imaginaire, cohabite difficilement avec le reportage ; fiction et réel interfèrent dans le roman de Courtemanche.

Il en résulte des lenteurs, des incongruités et des superfluités que l'on tâche d'oublier, vainement.

DANY ROBERGE

BARBARA GOWDY

Un lieu sûr

Traduit de l'anglais

par Isabelle Reinharez

Actes sud/Leméac, Arles/Montréal

2000, 390 pages

Série - Cactus -

Auteure canadienne-anglaise ayant déjà publié plusieurs romans, Barbara Gowdy revient avec une fiction savoureuse : *Un lieu sûr*, traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez. Ce roman décrit la quête de toute une horde d'éléphants qui désire trouver l'os blanc, cet objet magique qui, selon les anciens, aurait la faculté de montrer l'endroit où est situé le « lieu sûr ». Cette quête de l'« Éden », le lecteur l'effectue par le regard d'une jeune éléphante nommée Bourbe. Abandonnée par sa horde à la suite de la mort de sa mère, Bourbe, fraîchement née, sera recueillie par un autre clan. Avec une jambe estropiée qui la marginalise et dotée d'un caractère indépendant qui finit par lui valoir le nom de Elle-Snobe, la jeune Bourbe évolue dans un univers

menaçant, semé d'embûches. Les familles d'éléphants étant de plus en plus décimées par les massacres et le climat aride, s'amorce la quête de « l'os blanc ». Tout en veillant à sa survie, entre la sécheresse qui sévit et les hommes avides d'ivoire, Bourbe tente alors de trouver sa place dans une famille qui n'est pas la sienne.

Véritable roman initiatique, *Un lieu sûr* entraîne le lecteur dans un univers singulier qui charme tant par son langage que par les descriptions et les interactions entre les animaux de différentes espèces. Ceux qui ont aimé *Le seigneur des anneaux* de Tolkien pour l'abondance de ses annexes aimeront pénétrer dans l'univers de Gowdy, qui utilise les mêmes outils. On ne se lasse pas de retourner consulter la carte du « Domaine », les arbres généalogiques des familles d'éléphants, et surtout le glossaire, riche de mille et une expressions.

Dérangent assurément les passages de massacres d'éléphants — véritables lancées contre les contrebandiers d'ivoire — qui, quoique louables, nous ramènent brutalement à la réalité et nous arrachent à un imaginaire qui, jusque-là, était convaincant. La fiction souffre de cette dichotomie entre le « Domaine »



**Matériel de base en
enseignement individualisé
conçu en fonction
du programme de français.**

1^{re} et 2^e secondaire

Pour respecter le rythme
d'apprentissage de vos élèves,
pour leur donner l'envie
d'apprendre et le plaisir
de comprendre.

GRAFICOR

MEMBRE DU GROUPE MORIN

www.graficor.qc.ca

171, boul. de Mortagne

Boucherville (Québec) J4B 6G4

Tél. : (450) 449-2369

1-888-805-9025

Télec. : (450) 655-9215

des éléphants et la réalité contrebandière, rappelant au lecteur un problème bien connu. Toutefois, malgré ces lacunes, *Un lieu sûr* est d'une lecture plaisante surtout pour ceux qui aiment se laisser entraîner dans des univers insolites, accompagnés des odeurs, des bruits et des langages qui font la spécificité et la richesse de ces mondes.

ANNIE CLOUTIER

RAYMOND PLANTE

Novembre, la nuit

Éditions La courte échelle.

Montréal, 2000, 139 pages

Marianne, 42 ans, était une femme d'action. Était, car elle est maintenant en phase terminale, rongée par un cancer du pancréas. À peine est-elle capable de se déplacer ou de grignoter un petit quelque chose. Qu'à cela tienne ! Elle a décidé de consacrer le peu d'énergie qui lui reste à l'écriture. Loin d'elle l'idée d'écrire un roman ou son autobiographie : ce serait trop banal. Non, Marianne écrit aux gens qui, en bien ou en mal, l'ont marquée, impressionnée, au cours de sa (trop) courte existence.

En tout, une douzaine de lettres destinées autant à son mari, à sa belle-fille ou à sa meilleure amie Laurence, qu'à son frère qui l'a toujours détestée ou encore au fonctionnaire du ministère des Finances qui lui réclamait de l'argent. Même le chien Sexy et le « quêteux » Dave ont droit à quelques lignes avant que la maladie n'ait terminé ses ravages.

L'une des principales qualités de Raymond Plante, c'est de surprendre constamment ses lecteurs d'un roman à l'autre. Après *Projections privées* et *Le nomade*, deux œuvres qui avaient aussi pour thème la mort, *Novembre, la nuit*, le septième roman pour adultes de Plante, vient une fois de plus, sinon davantage, toucher une corde sensible.

En outre, *Novembre, la nuit* n'est en rien un roman conventionnel : d'abord par la forme épistolaire qu'il emprunte, ensuite par les émotions qui l'animent. Le lecteur est mis au fait du passé de Marianne et peut ainsi suivre la progression de la maladie qui la ronge à travers les courriels, télécopies, lettres qu'elle envoie. Il s'agit en fait d'une sorte de bilan de toute une vie, une vie bien remplie, que la narratrice ponctue de témoignages d'amour, d'hommages, voire de réglemens de compte, procédé qui s'avère efficace et génial pour ceux et celles qui ne veulent pas mourir sans avoir tout dit. Vivement le prochain Raymond Plante !

MARC-ANDRÉ BOVIN

JEAN-JACQUES SCHUHL

Ingrid Caven

Gallimard, Paris

2000, 304 pages

Après 25 ans de silence, Jean-Jacques Schuhl revient à l'écriture avec un roman simplement intitulé *Ingrid Caven*, du nom de sa conjointe, pour lequel il a mérité le prix Goncourt. Le moins que l'on puisse dire c'est que les membres du jury, à la majorité simple, ont joué d'audace en consacrant ce roman qui a surpris tous les habitués des grands prix littéraires. *Ingrid Caven* est le récit biographique de l'égérie de Fassbinder et de Schuhl doublé d'une chronique des avant-gardes des années 1970. C'est dire que l'on cherchera en vain une intrigue quelconque, un fil narratif susceptible de conduire le lecteur. L'auteur lui-même prend les traits d'un certain Charles, l'observateur discret mais intentionné de celle qui deviendra sa compagne de vie, mais aussi le commentateur de cette faune artistique qui s'agit en musique, en art et en cinéma. Le roman est construit de réminiscences et nous conduit dans le jeu incessant du passé et du présent qui nous sont donnés dans un langage où le raffinement poétique se le dispute avec la chronique d'une bohème *high class* dans les chaudes nuits parisiennes.

Nous entrons de plain pied dans la société du spectacle naissante, au moment même où la culture devient l'affaire d'une mondialisation qui mettra près de 30 ans à aboutir. Les Fassbinder, Saint-Laurent et consorts ont la partie belle et occupent tout le terrain alors que Schuhl apparaît comme l'admirateur de cette cantatrice et actrice allemande et son plus fidèle biographe.

Néanmoins, on se complait dans la lecture de cette « auto fiction biographique » tant l'écriture, marquée par ces

touches sensibles pour décrire l'épisode de la vie d'Ingrid Caven qui se confond avec celle de l'auteur, s'attache à rendre le portrait saisissant. Voilà un Goncourt qui ne sera peut-être pas un succès de librairie, mais qui aura au moins le mérite de nous faire croire que les membres du jury ont su couronner une œuvre qui autrement serait passée inaperçue. Au lecteur maintenant de se faire sa propre idée de ce qu'est devenue la littérature française dans ce XXI^e siècle naissant.

ROGER CHAMBERLAND

CHRISTIAN MISTRAL

Valium

XYZ, Montréal

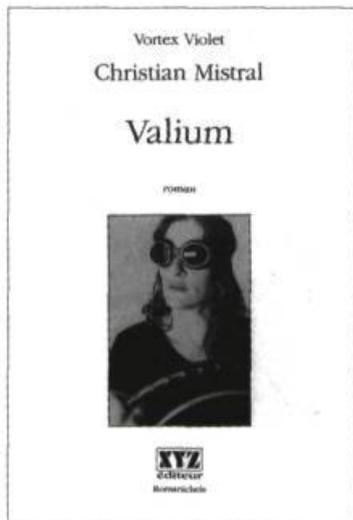
2000, 284 pages

Collection - Romanichels -

C'est dans la série du « Cortex Violet », où l'on retrouve *Vamp* (1988) et *Vautour* (1990), que Christian Mistral inscrit son *Valium*. Titre prémonitoire diront certains, roman de la continuité diront d'autres, *Valium* nous présente un nouvel épisode de la vie tumultueuse de notre héros des deux titres précédents dont la ressemblance avec l'écrivain n'est plus à démontrer. Délesté du poids de la fiction, le roman raconte les tribulations amoureuses de Christian qui entretient une relation intime avec Jo Genêt, critique pour une revue de Québec, rencontrée lors d'une entrevue effectuée lors de sa tournée de promotion. Cette liaison est doublée par une autre, celle que le narrateur entretient avec une employée de Postes Canada à Ottawa, Marie-Raspberry Scott, qu'il fréquente de façon sporadique lorsque le temps le lui permet. Ce triangle amoureux, faut-il en douter, deviendra au fil du récit



CHRISTIAN MISTRAL



Toutes frontières étant abolies
entre la fiction
et la réalité, on ne se demande
plus ce que deviendra le
narrateur ;

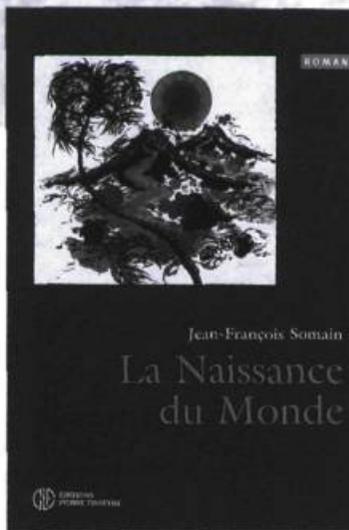
un chassé-croisé infernal où les attentes de l'une seront contrées par les exigences de l'autre. Cette situation, vouée à l'échec, connaît un dénouement dont je tairai l'épilogue, mais dont l'intensité nous fait regretter que le roman ne nous offre pas ces moments de manière plus soutenue. La vie de Christian, c'est aussi les amis, la fête et ces tranches de quotidien pas toujours roses où il faut se débattre avec les contingences matérielles, mais dont on sort grandi, peu importe l'issue, lorsque l'on est dans un roman.

Avec ce troisième roman, Christian Mistral nous réintroduit dans son univers intellectuel, sentimental et humain avec sa faune caractéristique, ses personnages plus grands que nature et ses préoccupations d'écrivain en quête de reconnaissance. Toutes frontières étant abolies entre la fiction et la réalité, on ne se demande plus ce que deviendra le narrateur ; au détour de circonstances atténuantes, on retrouvera de nouveaux personnages qui défilent sous nos yeux comme si nous étions à bord d'un train qui traverserait des contrées inconnues mais néanmoins familières.

ROGER CHAMBERLAND

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN
La naissance du monde
Éditions Pierre Tisseyre, Saint-Laurent, 2000, 268 pages

Jean-François Somain est certainement à ranger parmi les écrivains les plus prolifiques du Québec (ou de l'Ontario !). Sa longue pratique du roman lui a permis de développer un style dont la froideur apparente est d'une grande efficacité. Une fois de plus, dans son dernier roman, *La naissance du monde*, les personnages nous sont présentés avec un suprême



détachement qui est à la fois rassurant et dérangeant.

Sur une île indonésienne, Pulau Jantung (ou Balarta, ou encore l'île au cœur du monde), la légende veut qu'un jour reviendra Anak Api, l'enfant du volcan et qu'alors se tiendra à nouveau le rite de la Naissance du monde. Diala, une jeune prostituée venue de Thaïlande, mais née dans l'île, arrive justement et est reconnue spontanément par la plupart comme étant Anak Api : le rituel pourra donc avoir lieu. C'est dans ce contexte qu'évoluent les principaux personnages, des Québécois et d'autres Occidentaux, qui auront un regard curieux et intéressé sur le rituel, et qui seront aussi fascinés par l'étrange attraction qu'exerce Diala sur eux comme sur les insulaires. Des morts étranges surviennent, sans cause apparente, en même temps que l'on constate que l'approche des fêtes de la Naissance du monde semble exacerber l'expression de la sensualité des habitants de l'île.

Le roman nous offre un voyage littéraire dépaysant, dans un monde qui ne ressemble guère au nôtre, mais sans se perdre dans des décors pour touristes égarés. Christine, le personnage principal, a appris l'indonésien pour mieux apprécier la culture locale, et c'est elle qui nous la transmet le plus souvent. Comme c'est souvent le cas chez Somain, elle est un modèle d'ouverture, de curiosité, qui interroge sans jamais juger, alors qu'elle côtoie des gens que l'on dirait corrompus, ou d'autres dont les comportements sexuels nous semblent pour le moins répréhensibles. C'est là tout l'art de l'auteur, qui réussit à nous faire partager la vision du monde étrangement sereine de son personnage.

GILLES PERRON

THIERRY SÉCHAN
Hôtel Westminster
Lancôt Éditeur, Outremont
2000, 139 pages
Coll. - Théâtre -

Les premières répliques d'*Hôtel Westminster* annoncent d'emblée la singularité déconcertante de Vadim et Ossip. Foisonnante autant que béante, diaprée de multiples « vides », la complexité de ces deux écrivains qui n'écrivent plus entraîne l'exploration de plusieurs paradoxes humains. Dans l'univers clos d'*Hôtel Westminster*, où l'incohérence et le non-sens annihilent cruellement tous les possibles, les individus ressemblent à « des croûtons de pain flottant dans une assiette de minestrone » (p. 97). Vadim et Ossip ne possèdent plus que l'autre comme abri. Ils s'aiment – ou se haïssent – comme deux frères. Aucun

de leurs écrits ne subsiste. Tous les mots qu'ils ont fait naître se sont consumés dans le feu du désenchantement. Seule la fumée étouffante d'un ludisme verbal glacial et d'un sarcasme sanglant émane de leurs mots brûlés. Pour Vadim et Ossip, il ne reste que Lili, femme d'Ossip, maîtresse de Vadim, fantasque, folle ou inconsciente, qui sait ? Pour eux, elle est, intransitivement ; elle occupe le trône vacant des absolus violés, elle fait la pluie et le beau temps de leur monde.

Si les trois personnages de la pièce ont la même conscience de la faillite du langage et du sujet ontologique, Lili, à l'opposé des deux hommes qu'elle aime, a choisi de demeurer tant bien que mal dans l'illusion. Le plus souvent, elle dort. Seul le vieux Monsieur Louis enjolive parfois son existence. Monsieur Louis « ne se nourrit plus de paradoxes, mais de pain blanc » (p. 112). Lili l'a rencontré à l'hôtel Westminster, il y a cinq, cent ou mille ans, à Brighton ou au Touquet, tout cela demeure relatif et contingent. Monsieur Louis fait croire à Lili que l'on peut encore dire quelque chose. Et seuls ses mots détiennent le pouvoir de faire voyager Lili vers d'autres devenirs. Malgré cela, Vadim et Ossip brûleront à petit feu leur Lili et assisteront à la mort de leur dernier idéal, de la dernière forme de beauté qui survivait à leur négativité.

Après avoir exploré plusieurs formes d'écritures (chanson, nouvelle, essai, pamphlet), Thierry Séchan, dans *Hôtel Westminster*, a puissamment exploité le genre dramatique. En effet, hors de leur parole théâtrale, vaine et froide, Vadim et Ossip ne seraient, ne feraient rien. Vadim et Ossip étaient destinés au théâtre, à l'exil et au paradoxe du comédien. Déployé sur l'incertitude des planches, le texte de Séchan, lyrique mais étouffant, oscillant subtilement entre la folie, le ludisme et l'extrême conscience, mène lecteurs et spectateurs au cœur même des êtres, dans leur plus stricte, dense et complexe expression.

KATERINE GOSSELIN

ANDRÉ VACHER
L'appel des rivières
Éditions Michel Quintin, Waterloo
2000, 238 pages

« Il leur fallait le goût des grandes solitudes, à ces conquérants d'infini, ces chercheurs d'inconnu, ces inventeurs de pays ». C'est avec cette dédicace que le nouveau roman d'André Vacher commence. *L'appel des rivières* nous convie à un retour vers le passé, à l'époque de la colonisation et des voyageurs (les coureurs de bois) soit à la deuxième moitié du XVII^e siècle en ce qu'on appelait alors la Nouvelle-France.

L'histoire commence alors que Pierre Leblanc, un jeune Français âgé de 18 ans, s'embarque sur la *Fringante* en quête de nouvelles aventures. Lassé de la routine paysanne qu'il connaît en France, le jeune Leblanc désire connaître ce pays dont Jacques Cartier a vanté l'immensité et les richesses. Aussitôt débarqué sur cette terre nouvelle, Pierre Leblanc est en contact avec ceux que l'on appelle les « Sauvages » et avec un commerce plus que rentable : la traite des fourrures. Le jeune Leblanc est plus intéressé à s'engager comme coureur de bois qu'à défricher les terres de ce nouveau territoire en vue de la colonisation. Cependant, son manque d'expérience dans le domaine et ses connaissances très réduites sur le pays l'empêchent de réaliser son rêve. Il y arrivera toutefois quelques années plus tard après avoir été engagé par un colon.

Vacher raconte une histoire passionnante et démontre qu'il connaît bien le sujet. Son personnage principal, devenu finalement voyageur, entraîne le lecteur dans une course folle à travers le pays pour trouver les plus belles fourrures. Malgré le début plutôt lent du roman, les dangers des bois et des rivières ainsi que les rencontres avec des « Sauvages » mal intentionnés imposent un bon rythme. Cependant, quelques épisodes sont un peu tirés par les cheveux. Au début, par exemple, quand Pierre Leblanc se fait enlever par des Iroquois, séquestrer et ensuite adopter par ses bourreaux en évitant ainsi le bûcher, c'est un peu trop. De plus, l'auteur semble manquer de souffle à la fin. Les péripéties s'enchaînent à un rythme fou de façon prévisible. C'est dommage, puisque *L'appel des rivières* est un roman intéressant. André Vacher propose une bonne histoire et le voyage auquel il nous convie est invitant, plein de rebondissements, mais certaines escales sont décevantes.

NATHALIE BOUCHARD

EMMANUELLE TURGEON
L'instant libre
 Trait d'union, Montréal, 2000
 114 pages

Après avoir suscité beaucoup d'intérêt lors de sa première parution aux Éditions VLB en 1995, *L'instant libre*, premier roman d'Emmanuelle Turgeon, est réédité cette année. La jeune romancière y dépeint le quotidien de Nathalie, une jeune héroïne de 18 ans qui vient d'une famille aisée, mais qui a toujours été attirée par le danger, l'aventure, le risque... et les délinquants. À l'âge de 14 ans, elle a rencontré Stretch, un « tatouant tatoué », qui a vite fait de devenir son amoureux. Amoureux ? Il convient de s'interroger sur la portée de ce terme, car la violence, plutôt que l'amour, semble régir cette relation de couple. C'est d'ailleurs Stretch qui a mis une aiguille dans le bras de Nathalie pour la première fois et qui lui a ainsi assuré sa descente aux enfers. Nathalie, maintenant junkie et prostituée depuis quatre ans – et enceinte par-dessus le marché – n'organise son existence qu'en fonction de sa dépendance à la drogue. Un soir, à l'urgence de l'hôpital Saint-Luc, elle fait la rencontre de Sol, l'ange qui veut la sauver à tout prix. À partir de ce moment, Nathalie montre progressivement le désir de changer de vie. C'est donc dans un univers chaotique qu'évolue la jeune héroïne héroïnomane, entourée de Stretch, de Sol, de dealers hétéroclites, de Mika, sa chatte supérieure, et de Marie, une ex-drogue.

Le sujet, bien que traité de manière assez crue, ne sombre jamais dans la dramatisation ou le pathétisme : il est empreint de réalisme et même d'humour. Plusieurs jeux de mots et métaphores drolatiques se faufilent en effet dans l'écriture parfois brutale et vulgaire de la romancière. Tout au long du roman, un parallèle troublant par sa justesse s'éta-

blit entre la religion et le monde de la drogue. Ces deux sphères sont lourdement marquées par l'aveuglement et la désillusion. L'alternance de deux narrateurs représentés, Sol et Nathalie, en plus d'instaurer un dynamisme intéressant, permet d'envisager le monde des junkies selon deux points de vue différents, soit une perception extérieure et une vision introspective de la dépendance à la drogue. L'écriture saccadée, tant par la fragmentation du roman en chapitres très courts que par l'abondance – pour ne pas dire la surabondance – de dialogues, est tout à fait représentative du chaos de la débauche. La tentation est forte d'excuser toute forme de discontinuité, de négligence ou de désordre par ce parallèle, mais notons tout de même que l'intrigue aurait eu intérêt à être resserrée. Plusieurs amorces d'histoires secondaires sont effectivement abandonnées en cours de route, laissant plusieurs interrogations sans réponse. Par exemple, Nathalie tente de faire un coup d'argent en feignant d'accepter un pèlerinage à Chypre, mais la conclusion de cette magouille reste inconnue. Le lecteur ignore également le résultat de l'appel de détresse que la jeune fille lance à son père.

Malgré ces quelques failles, Emmanuelle Turgeon peut être considérée comme une écrivaine de talent qui se distingue particulièrement par la maîtrise de son sujet – elle aborde l'univers de la drogue en toute connaissance de cause – et par son écriture passionnée, imagée et précise. Il serait donc tout à fait intéressant et relativement simple de porter *L'instant libre* à l'écran.

SANDRA ROMPRÉ-DESCHÈNES



EMMANUELLE TURGEON

Le sujet, bien que traité de manière assez crue, ne sombre jamais dans la dramatisation ou le pathétisme : il est empreint de réalisme et même d'humour.

